



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Été 2025 – Cahier n° 14

Lignes de vie

Philippe, notre ami
par Isabelle Mialon

De la plume au pinceau

« **Nous, rêves,
nous sommes** »

Agir ensemble

**Avec les Mange-Cafard,
« on naît et on est »**

EN COMMUN

L'amour en question(s)





Quand on n'a que l'Amour...

Le nombre de personnes vivant dans la précarité et dans la pauvreté ne cesse malheureusement de s'accroître. Le contexte international, avec ses conflits qui plongent des populations entières dans la misère, ne doit pas faire oublier qu'en France, des personnes et des familles entières n'ont plus de logement. D'autres résident dans des logements insalubres ou mal isolés, devenus de véritables passoires thermiques. Chaque jour devient un combat pour avoir un toit, pour se nourrir, nourrir sa famille, éduquer ses enfants, leur offrir un horizon d'espoir, à l'abri de la précarité et de la pauvreté. Dans ce numéro de *L'Apostrophe*, les paroles sont multiples. À la Réunion, des personnes qui vivent dans la précarité ont été des dizaines à participer à un concours de poésie autour du thème « C'est quoi la pauvreté ? ».

“ La vraie pauvreté n'est pas que matérielle, la vraie pauvreté, c'est le manque d'amour. ”

Des poèmes ont été écrits, comme autant de voix où les autrices et les auteurs disent souffrir souvent du froid, de la faim, de l'indifférence et même de l'hostilité des « autres » parfois. Vous découvrirez que ces personnes souffrent beaucoup de solitude, qu'elles sont en quête d'un peu de compassion et aussi d'amour. Si la charité leur permet de survivre, un simple sourire, comme le rire d'un petit enfant, peut leur faire oublier leurs galères et leur apporter de la joie. Le réconfort peut venir aussi d'un animal, à la fois compagnon et médiation de la rencontre.

Vous découvrirez aussi le récit de vie de Philippe, devenu handicapé après de longues années passées à la rue. Après la perte de son emploi, il a vécu dans une grande précarité, alternant séjours en hôtel et vie à la rue. Malgré le soutien et l'amitié apportés par quelques bénévoles, il a quitté ce monde dans une grande solitude, alors qu'il avait enfin trouvé un toit. Ces différents témoignages essaient d'apporter une réponse à ce qu'est la pauvreté et à ce qu'elle engendre. Se sentir seul face aux difficultés du quotidien, ne pas pouvoir assurer un environnement épanouissant à ses enfants et à ses proches, se sentir rejeté, mal-aimé, est une très grande souffrance.

Nous avons tous besoin d'aimer et d'être aimés. En chaque homme et en chaque femme, un cœur bat. La précarité permet-elle d'établir durablement des relations d'amour ? Pour répondre à cette question, *L'Apostrophe* a interrogé le sociologue Serge Paugam, qui envisage en particulier le champ de la relation amoureuse entre deux personnes. Selon lui, cette relation apporte à chacun

protection et reconnaissance, et s'inscrit dans un tissu humain en lien avec d'autres groupes sociaux. Dès lors, vivre durablement une relation amoureuse stable quand on vit dans la précarité semble difficile. Interrogé par plusieurs personnes sur ce sujet, ce sociologue nous livre ici ses réflexions.

L'Apostrophe a également consulté un groupe de personnes des Côtes-d'Armor, en Bretagne, lors d'un atelier d'écriture. Elles sont les autrices du dossier de ce numéro, « L'amour en question(s) ». Parler d'amour n'est pas facile, cela touche à l'intime : il fallait oser ! Le sujet est vaste et il soulève bien des questions : Quel(s) liens(s) entre amour et pauvreté ? De quelle(s) pauvreté(s) parle-t-on ? Peut-on vivre sans amour ? Peut-on vivre d'amour et d'eau fraîche ? Est-ce que l'amour est un sentiment purement féminin ? Peut-on faire ou ne pas faire des choses par amour ? Peut-on aimer tout le monde ? Est-ce que l'amour change avec les générations ?... L'amour de Dieu et l'amour de son prochain sont aussi venus dans les échanges. Il y a ainsi différents types d'amour.

La pauvreté est plurielle elle aussi. Selon Béatrice, « *la vraie pauvreté n'est pas que matérielle, la vraie pauvreté, c'est le manque d'amour* ». Pour Karim, « *la pauvreté n'empêche pas d'aimer et d'être aimé(e)* ». Parlant de l'aide apportée aux personnes en situation de précarité, Daniel confie : « *Quand je me rends dans un lieu d'accueil du Secours Catholique, les bénévoles viennent me voir et discutent avec moi, ils le font sûrement par amour ; mais c'est une autre forme d'amour, c'est de la fraternité qui aide à rompre la solitude. Mais mon cœur reste en manque, j'aimerais bien pouvoir prendre quelqu'un dans mes bras et le serrer sur mon cœur.* » L'amour ne permet-il pas de surmonter bien des difficultés dans la vie ?

Il est aussi question, dans les propos des auteurs de ce numéro, de la pauvreté du cœur, qui peut toucher les riches comme les pauvres. « *La vraie pauvreté du cœur est l'absence de partage, le refus du don, cet acte simple qui élève l'âme* », dit l'un d'eux. Cette âme est appelée à vibrer au plus profond de chacun. « *La plus grande pauvreté est celle qui éteint l'âme et nous vole notre humanité* », poursuit-il.

Les personnes qui vivent la précarité ont bel et bien une expertise en matière d'amour, elles nous rappellent ce qui est essentiel dans nos vies. Leurs paroles ont une force capable de transformer le monde, pour le rendre simplement plus humain. Écoutons-les, lisons-les, mettons-nous à leur école. ■

Daniel Defresne et Isabelle Mialon





Comment est composée <i>L'Apostrophe</i> ?	8
--	---

Champ libre **10**

Être pauvre pour moi	11
Qu'est-ce que la pauvreté ?	12
Seule	13
Qu'est-ce qu'être pauvre ?	14
Chronique intérieure	15
Être pauvre	18
Le pauvre homme	19
Il rêve	21
La pauvreté	22
Mendiants de lumière	23
Comme un souffle...	24
Dans la rue	25

EN COMMUN

L'amour en question(s) **26**

Qui sommes-nous, d'où nous venons ? L'Amour, c'est quoi pour nous ?	29
Peut-on vivre d'amour et d'eau fraîche ? Vraiment ?	36
Savoir aimer ?... Comment faire ?	38
L'amour, un truc de femme ? Ou bien...	40
Qu'est-ce qu'on fait par amour ? Jusqu'où ?	42
Amour : mythe ou réalité ? Pour de vrai...	45
C'était quand ? C'était comment ? Quand l'amour s'est manifesté...	46
Qui aimes-tu ? Qui as-tu aimé ?	49
Amour et pauvreté... ça fait bon ménage ?	52
Peut-on vivre sans amour ?	57
Entretien Serge Paugam : « <i>Les amoureux ne sont pas seuls au monde</i> »	58

De la plume au pinceau **66**

« Nous, Rêves, Nous sommes »	67
------------------------------	----

Agir ensemble **90**

Avec les Mange-Cafard, « <i>on naît et on est</i> »	91
---	----

Lignes de vie **104**

Philippe, notre ami	105
---------------------	-----

Sources et ressources **118**

« <i>Agir ensemble est porteur de joie, mobilisateur et dynamisant</i> »	119
--	-----

Empreintes **124**

Parlement de rue : « <i>Et puis il y a la troisième France où les gens ressemblent à chez moi</i> »	125
---	-----

Comment est composée *L'Apostrophe* ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs

Tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et compléter la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition, qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de trois groupes différents. Sauf

indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier

Il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial. (Eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes.) Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.



À PROPOS DES AUTEURS

« Champ libre » ouvre ses colonnes aux nombreux auteurs qui ont répondu, durant l'été 2024, à l'appel à concours d'écriture du Secours Catholique de la Réunion autour du thème « Kosa èt pou ? / Qu'est-ce qu'être pauvre ? ».

Être pauvre pour moi

Être pauvre pour moi,
Ça a été de croire que mon manque de revenu m'ôtait ma valeur.
Ça a été de longs moments dans le noir, pour n'avoir pas pu payer la lumière.
Pourtant, je n'ai pas hésité à demander de l'aide.
Je n'y avais pas droit, c'est tout.
C'est d'avoir fait le choix de bien nourrir mes enfants, quitte à m'endetter.
C'est d'avoir renoncé à des loisirs, à payer un vélo à mes enfants.
C'est choisir de ne pas partager des moments, ne pouvant payer le droit d'être là.
Cela m'a forcé à plonger dans mes profondeurs, mes blessures, mon chaos.
Comprendre pourquoi je buvais, fumais et mangeais ma peine.
N'être qu'une pauvre femme, qu'une pauvre mère ignorante, endettée.
J'en suis devenue ermite pour ne plus blesser ou être blessée.

Être pauvre aujourd'hui,
C'est juste une situation inconfortable, mais cela ne me définit pas.
C'est une somme d'argent que je reçois, faute d'avoir un emploi.
C'est oser croire en mes rêves, vouloir apporter mes dons à la communauté.
Je suis devenue riche, riche des victoires sur tout ce qui me freinait hier.
Je suis riche de m'être désendettée, en plus grande partie.
Je suis riche du temps que j'offre aux causes qui me portent.
Je suis riche de pouvoir créer, avec les nombreuses ressources à ma disposition.
Je suis riche de chaque jour qui m'est donné pour avancer,
Je suis riche de pouvoir me donner de l'amour, chaque jour un peu plus.
Un défi reste : laisser à nouveau entrer les cœurs en mon sein, au sens littéraire.

Jessy Reine Picard

Qu'est-ce que la pauvreté ?

Dans les ruelles sombres où l'espoir s'efface,
La pauvreté s'installe, ombre au visage.
Le cœur se serre, doux rêve devenu farce,
Qu'est-ce qu'être pauvre, un lourd héritage ?

C'est marcher sans but sous un ciel indifférent,
Le ventre vide crie, la nuit devient tremblement.
L'absence d'un toit et le froid, errant,
Des souvenirs d'hier que le temps fait tremblants.

C'est voir des enfants jouer sous un ciel de fer,
Dans leurs yeux, la lumière d'un monde éphémère.
Leur rire caché, car l'absence de père
Rappelle à chaque pas que tout ici est guerre.

C'est la main tendue qui jamais ne récolte,
L'espoir délié d'un rêve que nul ne colporte,
Mais, dans cette détresse, une force explose,
Car, chaque jour qui passe, le cœur se révolte.

C'est côtoyer la honte, l'indifférence crue,
Ne pas voir la beauté, mais la peine accrue.
Cependant, dans l'ombre, se tisse une vertu,
Une fraternité que nul ne perçoit plus.

Un jardin secret nulle part, mais en soi,
Où les âmes s'unissent et bâtissent le droit.
Dans le regard d'autrui, une lueur de foi,
Une lueur d'espoir qui jamais ne s'éloigne.

Alors, qu'est-ce qu'être pauvre, si ce n'est aimer ?
Rechercher le sens, même dans l'obscurité,
Trouver dans les cendres la voix de la liberté,
Élever son chant au-dessus de l'égalité.

Geneviève Leclercq

Seule

Seule face au néant de sa triste vie,
Elle n'avait aucun ami, aucune famille,
Pas le moindre endroit pour se mettre à l'abri,
Cette vieille robe tachée et trouée pour seul habit.

Elle ne possédait, pour ainsi dire, rien,
Elle tendait parfois, aux passants, ses mains,
Afin de mendier, ne serait-ce qu'une miette de pain,
Si on s'attardait, on voyait dans ses yeux ce chagrin.

Elle était dépossédée de tout,
Son seul confident, ce maigre toutou,
Un seul sourire ou un simple coucou,
Pouvait rendre cet hiver rude un peu plus doux.

Mais elle avait l'habitude de l'indifférence,
Ils cachaient à peine leur condescendance,
Elle vivotait, malgré sa propre déchéance,
Être en vie se révélait, pour elle, sa seule chance.

Il est facile, aujourd'hui, de lui jeter l'opprobre,
Quand on ignore « qu'est-ce qu'être pauvre ».

Élodie Gigan

Qu'est-ce qu'être pauvre ?

En français, ça m'amène à penser
Que pauvreté rime beaucoup trop avec féminité.
Qu'une femme originellement, c'est un bout de côté
Créé par Dieu en réponse au besoin d'un être insatisfait
Le père unique de l'humanité
L'humanité en entier
Pas qu'une moitié représentée par de hautes autorités
L'humanité en entier
Y compris les sacrifiés.

Kosa ét pou ?
An kréol, mi pans...
Quand j'y pense, j'ai mal
J'ai mal de savoir et d'ignorer
Voilà pourquoi, souvent, je préfère me terrer dans le silence.
Quand j'y pense, j'ai peur
J'ai peur du jugement et de l'intolérance
Pour m'y accoutumer, j'ai sombré dans la dépendance.
Quand j'y pense, je souffre
Je souffre de privation et d'indifférence
Pour survivre, j'ai opté pour l'imaginaire d'enfance
Pendant que maman choisissait la France.

Jéjé ouka maskini ?
M'tshou maskini ouwo m'tshou baba (« C'est jouir des droits des hommes »)
A dzalwa m'tshou mama (« Mais naître femme »)
Kana ta mwana ankiba (« Ne rien avoir de côté »)
Wayé dzi towa zi ankili shi ou laba (« Faire semblant de tout ignorer »)
Né a paré a lamouhé ÿ shifouba (« Pour rester équilibrée »)
Iyo piya paré wantshou wa éinshi ha salama salimina.
(« Et surtout maintenir la paix. »)

Fouazati Velou

Chronique intérieure

La poésie, ça ne ment pas,
Mais douté avec l'abstrait qui t'étrangle
Ni ne dors pas tous le matin
Ça donne l'odeur de vin et de scabreux
De lumière infantile
Immobile théâtre des ombres
C'est parti quand une feuille de papier pleure
Où redémarre l'encre dans ma boutique à café
Je rigole avec ma feuille de route, et ma pauvreté dedans
Faim
Anti-apartheid
Comme cette nuit qui me présente un songe constipé de bohème
Seule ma gorge, pareille à un arbre vécu dans le chant
Depuis l'âge de la pluie
De l'hydrogène sur ma route qui marche contre la grêle de demain.
J'ai le feu dans ma main
Comme une prison de feuilles polluées dans la clarté de chaque jour
Où chaque poème de ma langue est un fou
Une toute petite phrase électrique devant la nuit
Voilà pourquoi la ville de Port-au-crimes
Est une chambre dansante au vol de la neige
De poussière effervescence perdu dans l'attente de l'échec
Redonne vie à la fuite de mon cœur
C'est déjà vomir sur une île de l'encens ou sur un échantillon de palme.

Godson Moulite





Être pauvre

Être pauvre,
C'est être gris face à l'arc-en-ciel
C'est être affamé devant le manguier en fleurs
C'est être silence dans l'orchestre s'accordant.

Être pauvre,
C'est être arbuste face au cyclone
C'est être palmier sans racines
C'est être brindille dans la coulée de la Fournaise.

Être pauvre,
C'est être dodo face à l'humain
C'est être tortue devant le chalutier
C'est être papangue dans l'urbanisation.
Et puis, un jour, une rencontre, un chemin
Et tout se colore
La panse s'emplit
La musique résonne, écho de soi
La lumière s'illumine, reflet de soi
La chaleur irradie, don de soi
La stature s'impose
Les ailes s'ouvrent
Devenir riche du sourire de l'ami, de la nature offrant le repas,
Du toit permettant le repos, de la monnaie faisant tinter la poche.
Devenir riche de pouvoir être soi-même.

Kristelle Savoye

Le pauvre homme

Vite, un homme se presse, les yeux sur sa montre.
Soudain, une masse surgit, il bute contre.
Il est pressé, elle le gêne, il ralentit.
Un mendiant le regarde, l'œil impavide.
Il lance une pièce dans son écuelle vide
Et reprend, sans se retourner, sa marche vive.
La pièce tinte dans l'écuelle d'étain,
Le pauvre homme examine son maigre butin.
Il fait rouler le centime entre ses longs doigts.
Il regarde son poignet : de montre, il n'a pas.
Le temps l'écrase, il le subit, il n'a que ça.
Il n'a plus rien, ni maison ni argent.
Mais le pire n'est pas là, le pire est au-delà.
Chaque jour, on le fait se sentir mort-vivant,
Il marche dans la rue, pareil à un fantôme,
Il traîne des pieds, découragé, malheureux,
Jour après jour, méprisé par tous les passants.
C'est plus qu'un homme pauvre, oui !
C'est un pauvre homme
À qui on fait négligemment l'aumône, au mieux.
Qu'on lui parle ! Qu'on le regarde dans les yeux !
Dans le secret de son cœur, il le crie au monde
Qui l'ignore ou le moque quand il vagabonde.
Mais sa voix est de celles que l'on n'entend pas.
Il serre la pièce dans sa paume de main.
Soudain, il sait ce qu'il fera le lendemain.
Il ira donner ce qu'aujourd'hui il n'a pas.
La pièce dans sa paume a laissé une trace.
Il sourit, demain il regardera en face
Un pauvre homme à qui il souhaitera le bonjour
Et donnera finalement un peu d'amour.
Son cœur éclaterait presque comme une bombe.
C'est de l'espoir qui renaît dans ce jour qui tombe.

Amélie Malet



Il rêve

Il rêve d'un repas
Pour faire taire ses faims.

Il rêve d'habits chauds
Pour adoucir sa peau transie de froid.

Il rêve de remèdes, de soins
Pour soulager ses douleurs.

Il rêve d'un toit
Pour ressentir la chaleur d'un chez-soi.

Il rêve de bancs d'école
Pour son rêve d'être un jour comme son idole.

Il rêve de tout cela,
Les inconnus de son quotidien.

Il rêve au front de sa vie,
Dans la rue.

À ceux qui croisent ses pas
Il tend les mains :
Il mendie la charité, l'amour.

Il est pauvre.

Valisoa Rakotazafy

La pauvreté

Elle porte un nom, la solitude.
Tout autour, elle voit le vide et le silence,
Il n'y a aucune présence.

Elle porte un nom, la misère.
Se réjouissant encore d'avoir, en ce jour, assise par terre,
Un repas et un toit.

Elle porte un nom la sécheresse,
Celle du cœur qui a oublié ce que c'était qu'aimer,
Voyant le misérable et détournant le regard
En passant à côté.

Elle porte un nom la folie,
Celle qui nous suit et qui, bon gré mal gré,
Nous fait sourire et parfois rire.

Elle porte le nom le plus beau, la charité.
Elle est là, bien cachée au cœur d'une amitié,
Qui, sincère et vraie, tend la main sans rien demander
Et nous aide à nous relever.

Géraldine Marie Annick Lamy

Mendiants de lumière

Quels mots faire sonner pour parler des pauvretés ?

L'entreprise est périlleuse, pleine de faussetés

Comment dire la faim qui ne nous a pas déchirés ?

Comment dire le froid qui ne nous a pas lacérés ?

Comment dire la chaleur poisse du soleil dérégulé ?

Comment dire le noir qui rouille l'intérieur en crise ?

Quand les regards ne te voient pas, t'infantilisent

Que l'appétit des géants que sur l'argent mise

Réduit en bouillie l'or de la Terre devenue grise

Et ronge comme jamais la maison des mal-nés

Des mal-éduqués, des ruinés, des défavorisés

Tous ces mal-aimés au parfum misère saleté.

La poésie peut-elle remplacer un bon carry ?

Panser les cœurs meurtris et faire venir la pluie ?

Au mieux, pourra-t-elle prendre un peu de boue ici

En enduire d'un coup nos yeux de riches endormis

Qui s'ouvriront alors sur les trésors patrie

Reconnaîtront des frères, tous mendiants de lumière.

Émilie Tévané

Comme un souffle...

Comme un souffle, Mamie Monique murmure :

« Lorsque les mots tendres se sont raréfiés,
Je me suis tue,
Lorsque la solitude m'a mortifiée,
Je me suis tue,
Lorsque les visites, sans bruit, se sont épuisées,
Je me suis tue,
Lorsque mon tendre rejoint les champs Élysées,
Je me suis tue,
Lorsque les enfants ont vendu notre foyer,
Je me suis tue.

Mon silence m'a tuée.

Et, un jour, ils t'ont déposé là, tu avais quatre ans,
Un jour, tes câlins ont brisé la glace céans,
Un jour, mon deux-pièces s'est rempli de "Je t'aime",
Sans cesse, la douceur de mes bras, tu réclames,
Sans cesse, ton rire excite la sève de mes vieux os,
Ton enjouement m'a sauvée.

Tout doucement, l'aurore chasse la pénombre,
Tes pourquoi enivrant, par les miens soulant,
Ton émerveillement contre mon aveuglement.

Oh ! Merci, mon ti gâté. »

Coulsoum Le Liboux Sanoulah

Dans la rue

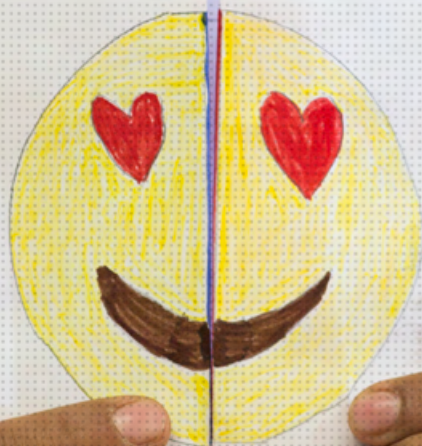
Environnement de déchets,
Portefeuille en papier,
Ce n'est pas toujours facile,
Mais on ne connaît que la ville.

En regardant les vitrines,
On croit devenir débiles,
Les enfants aux yeux tristes, les familles en pleurs,
Vivent les cicatrices des années de douleur.

J'espère que vous comprendrez,
Difficile quand on a pas de blé,
Encore plus en regardant les autres gaspiller,
Ce qu'on aurait pu manger.

Attendant la pluie tomber,
Pour pouvoir s'hydrater,
C'est dans la rue que vous me trouverez,
Changez de regard, s'il vous plaît !

Mouhammad, Zayyâne, Rohann et Djassour
Troisième 9, collège Saint-Charles



EN COMMUN

L'amour en question(s)

Les textes que vous allez lire ont été écrits par des personnes ayant une expérience de la précarité. Issues des quatre coins des Côtes-d'Armor, âgées de 30 à 75 ans, ces personnes fréquentent des lieux d'accueil comme l'« Escale familles », le « Ty Frat », les « Amarrés du Légué » ou le groupe convivial de Pléneuf. Les personnes, « aidantes » et « aidées » confondues, qui se sont réunies à Saint-Brieuc pour préparer ce dossier sont Ardit, Béatrice, Geneviève, Ghislaine, Haïk, Isabelle, Joël, Joëlle, Karim, Michel-Ange, Nassima, Rachèle, Rifat et Suzanne. D'autres ont contribué à Pléneuf : Claire, Danielle, Françoise, Jean-Luc, Maryvonne, Mireille et Rose-line. Le thème proposé par le comité éditorial de *L'Apostrophe* était « Amour, gloire et pauvreté »... comme un petit clin d'œil pour dédramatiser le sujet de ces ateliers : l'amour dans le contexte de la pauvreté. Ce n'est pas rien ! Dès la première séance, les commentaires fusent : « *L'amour est un sacrifice* », « *C'est un sentiment* », « *L'amour, c'est compliqué* », « *L'amour est une joie* », « *L'amour peut être destructeur* », « *On est tous venus ici par amour* » ! « *L'amour, c'est comme ce stylo : quand ça marche, c'est super ; quand ça ne marche pas, c'est destructeur.* » Au fil des échanges, plusieurs types d'amour vont émerger : l'amour familial, maternel ou filial, l'amour sentimental, l'amour charnel, l'amour passion, l'amour fraternel ou universel, l'amitié, l'amour de la nature, de la vie ou des animaux, l'amour de l'art ou de la musique, l'amour du prochain, l'amour de Dieu... Quels points communs entre tous ces amours ? La réciprocité ? Pas forcément. L'écriture commence. Silence, concentration, la tête dans les mains ou le regard dans les nuages. Désarroi parfois aussi. L'émotion est souvent présente quand les auteurs lisent à voix haute leurs textes. Au fil des séances, les voix se mêlent, dans la diversité des styles de chacun. On entend autant de voix qu'il y a d'auteurs ou d'autrices, et aussi une voix de groupe, comme un chœur. Chacun peut reconnaître sa voix, identifier des voix différentes, qui viennent de chemins de vie différents. Diversité aussi des pays ou des régions d'origine. La Bretagne, pourquoi ? « *Je voulais m'intégrer aux Bretons !* » « *C'est bien de s'intégrer dans une culture différente.* » « *Je suis venue en Bretagne par une connaissance, elle m'a dit : "Peut-être que tu pourras t'en sortir ici." En Bretagne, ils n'ont pas le racisme, c'est une grande différence. L'"Escalé familles", c'est une famille pour moi.* » Les repas partagés nous amènent à des échanges sur le breton et le gallo, deux langues pour une même région, chacun attaché à son origine et son identité. « *Les Bretons ne sont pas racistes, sauf entre eux, ils sont chauvins !* » est la conclusion de cet échange bon enfant, plutôt drôle pour nos

camarades originaires d'autres pays. La question du qualificatif « catholique » du Secours Catholique vient aussi dans la discussion. On en revient à l'amour, thème de notre dossier. « *Les personnes demandent de l'aide au Secours Catholique. Les gens qui y travaillent ne te demandent pas quelle est ta religion mais quel est ton problème. Ça, ça veut dire l'amour des personnes. S'ouvrir aux autres, accueillir avec le cœur, ça va bien au-delà de la religion.* » Issu·es de pays différents et de religions différentes, nous nous sentons, tous et toutes, frères et sœurs, en humanité.

Universalité de l'amour, diversité des points de vue. L'amour en question, l'amour nous questionne. Peut-on vivre d'amour et d'eau fraîche ? L'amour, est-ce un truc de femme ? Qu'est-ce qu'on fait par amour ? Amour : mythe ou réalité ? Peut-on aimer tout le monde ? Il n'y a pas de réponse, ou pas de réponse unique. Les autrices et les auteurs de ce dossier s'expriment tantôt sous la forme d'un poème, tantôt sous la forme d'un témoignage direct. ■



Retrouvez « L'Amour en question(s) » dans le podcast *Voix au chapitre*, à la rencontre de ses autrices et auteurs et de leurs textes. Une réalisation de Sylvie Gasteau et Ismael Jude pour le Centre des arts de la parole.
bit.ly/lamourenquestion

29

Qui sommes-nous,
d'où nous venons ?

40

L'amour, un truc
de femme ?

36

Peut-on vivre d'amour
et d'eau fraîche ?

38

Savoir aimer ?...
Comment faire ?

42

Qu'est-ce qu'on fait
par amour ? jusqu'où ?

45

Amour : mythe
ou réalité ?

46

C'était quand ?
C'était comment ?

49

Qui aimes-tu ?
Qui as-tu aimé ?

52

Amour et pauvreté...
ça fait bon ménage ?

57

Peut-on vivre
sans amour ?

Qui sommes-nous, d'où nous venons ? L'Amour, c'est quoi pour nous ?

Je suis Ardit

Je viens d'Albanie. J'ai grandi dans le Quartier Populaire des Maisons Préfabriquées de Durrës. J'ai passé deux ans et sept mois en Italie. Je ne suis pas resté là-bas parce qu'il n'y avait pas de prise en charge pour mon fils Priar, qui est handicapé. J'ai entendu que la France s'occupait mieux des enfants différents. J'ai décidé de venir en France. Je suis arrivé le 4 septembre 2021 à Saint-Brieuc.

La première nuit, j'ai dormi au centre-ville. Des personnes m'ont amené à l'« Escalé familles ». Je me suis intégré très rapidement et, comme je faisais la cuisine pour Priar, j'ai fait goûter mes recettes aux autres. Et, de plus en plus, j'ai pris ma place à l'« Escalé familles » : à la cuisine, j'ai préparé des plats pour les autres. L'amour pour moi, c'est accueillir les personnes pour un café, un thé, un sourire. J'aime apporter de l'amour et du positif aux autres.

...

Je suis Béatrice

Je suis arrivée à Pordic, il y a deux ans et demi, après mon divorce. Aux « Amarrés du Légué », on partage un repas convivial entre « aidants » et « aidés » au Légué, qui est le port de Saint-Brieuc. S'amarrer, c'est attacher son bateau au ponton. Après un petit moment de recul, j'ai ressenti tout l'amour que ces personnes, que je ne pensais

jamais côtoyer un jour, donnaient, quelle que soit leur condition, et tout l'amour que je pouvais donner. Pour moi, l'amour, c'était aussi lorsque j'étais sage-femme à Mantes-la-Jolie, j'étais invitée dans la chambre de l'accouchée de religion musulmane à partager le repas.

L'amour est précieux et fragile.
Comme un feu qu'il ne faut pas laisser mourir.

L'alimenter jour après jour, nuit après nuit.
Pour se réchauffer à sa chaleur.
Pour éclairer nos vies.

L'amour est fragile.
Méfie-toi du vent qui rabat les flammes.
Protège-le de la pluie qui éteint les braises.
Ne t'endors pas ; veille à nourrir le feu.
C'est le feu du bonheur, c'est le feu de la joie,
C'est le feu de la paix, c'est le feu de l'amour.
Si le feu s'éteint, si l'amour s'en va,
Souffle sur les braises, rallume le feu de
l'espérance et reviens à la vie.

...

Je suis Haïk

L'amour est un sacrifice. C'est une personne qui accepte tout le conscient, c'est-à-dire : la responsabilité, l'honnêteté, la fidélité et la sincérité. L'amour donne de l'énergie pour affronter le quotidien. L'amour est une foi, c'est ce qui meurt en dernier.

Je suis Joël

L'amour, c'est

Un lieu qui n'est plus

Un surplus

Un rayon de soleil sur la mer

Un morceau de moi.

J'ai vu mon voisin quand je me suis retrouvé triste et il m'a emmené à la Croix-Baudot, à Pléneuf-Val-André. Ce fut étrange, car douloureux, et le passé au présent se mêle, alors cela fait bizarre dans mon être et j'ai l'impression d'être vide comme une coquille ou une maison désaffectée. J'attends et j'ai l'impression que mon destin, c'est d'attendre et j'ai peur de me promener dans cette ville car je m'y croise, je croise du vide et je sais que l'essentiel nous est donné, que le destin vient de l'extérieur et que nous sommes prédestinés, alors je veux tout oublier, ce passé est un boomerang et je remercie ce mélange de joie et de douleurs car c'est essentiel, et tout cela est comme une plage où il n'y aurait qu'un grain de sable différent et que l'on trouverait, trèfle à quatre feuilles, amour donné depuis l'au-delà.

D'où je viens ?

Je viens d'un lieu inattendu / où je ne suis pas attendu

Je viens d'on ne sait où

Je n'aime pas d'où je viens

Je suis comme un chant éperdu

Je suis un peu perdu

Je voudrais être bien

Posé là sur une rive blanche

Où bien sur une plage de la Manche

Où je n'aurais plus peur des dimanches

Où je n'aurais plus peur des avalanches

Des regrets et des souffrances

Des souvenirs d'enfance

Je voudrais savoir d'où je viens

Mais seul un morceau de moi s'en souvient

Un morceau épars qui erre comme un fantôme

Un misérable invisible qui me tourne autour
Comme un atome

Escroc minable et sans amour

D'où je viens

Je rejoindrai, je crois, lorsque j'aurai retrouvé la mémoire

Quand j'aurai raccroché les wagons de mon histoire

Quand le jour clair aura remplacé ma nuit noire

Quand je pourrai me retourner dans le centre commercial

Entre la paix et le fromage

Car d'où je viens, c'est où je vais

C'est quel temps fait-il et je saurai

Bien vous dire comme il est futile de se poser ce genre de questions.

Et comme il est inutile de lire sur un baromètre en quelle saison nous sommes / pression + barométrique / leçon d'arithmétique / je traverserai l'univers / pour un sourire de vous.

L'amour, c'est compliqué, c'est un oxymore, un « oxymour ». C'est parfois un « *Je t'aime* » et plus souvent une souffrance. L'amour, c'est être deux parfois, c'est être seul souvent, en espérant le retour de l'être aimé.

L'amour, c'est compliqué, c'est une équation à deux variables. Je, tu, il... L'autre te relève si tu es tombé, te reconstruit si tu es cassée, c'est l'amour qui te redonne la vie, l'amour est guérisseur, il redonne la joie de vivre, le bonheur quand tu souffres, les rires de joie, après les larmes de souffrance.

Je ne sais plus trop d'où je viens, alors je dis : je me souviens comme le fit Perec. Je me souviens... et tout ce que j'ai oublié, je l'attrape, comme des grappes de raisin que l'on grappille, ou des insectes, et je mets tout cela dans ma mémoire provisoire puis j'en rajoute et, au fur et à mesure, s'écrit mon histoire, douloureuse, insipide, malencontreuse et que j'aurais voulue heureuse, s'épanouir, mais quand on demeure à l'état vaporeux, une vapeur plus ou moins lourde, peu chargée en miel, plutôt de fiel et de goudron, amertume infinie d'une plainte qui remuerait ciel et terre pour transformer l'éther en air, le plomb en or, la terre en trésor.



Je suis Joëlle

L'amour pour moi est un grand labyrinthe où l'on peut très vite se heurter au mur de la jalousie, se perdre dans les vastes plaines du chagrin, se consumer lentement dans l'attente, dans un besoin viscéral de comprendre. Je n'ai jamais trouvé l'arme adéquate.

Et pourtant, oui, je crois à l'amitié, aux belles rencontres mais surtout à l'amour inconditionnel que nous apportent nos petits compagnons à quatre pattes.

Loyauté, confiance, reconnaissance, fidélité... l'amour avec un grand A.

...

Je suis Karim

J'étais obligé de partir de mon pays natal, un pays où j'ai connu la réussite aussi bien sur le plan professionnel que familial. En 2023, je suis arrivé avec mon fils en France, un pays où je ne connais personne, un autre monde, une autre vie. Je suis passé d'une vie bien épanouie à une autre où je ne sentais que la précarité dans toute son ampleur. Je vois mon fils perdu, perturbé côté intégration et études, il a du mal à vivre cette situation. Le courage et l'espoir étaient mes armes.

J'ai trouvé un boulot et j'ai cru que ça irait mais il a fallu déménager. J'ai quitté la Bretagne, malgré mon amour de ces gens, leur accueil et sa nature surprenante.

Encore une autre fois, la chance me tourne le dos et le patron qui m'a embauché est décédé. Mais je suis bien armé par le courage et l'espoir. Je suis retourné à la terre qui m'a accueilli à mon arrivée. Mais cette fois-ci, je serai un acteur aidant. Et, entre aidant et aidé, j'ai bien connu le sens des mots : fraternité et partage. Le courage et l'espoir sont toujours présents dans mon parcours.

...

Je suis Michel-Ange

L'amour pour moi, c'est compliqué. Je suis arrivé en Bretagne en 1985, c'est une

amie qui m'a fait connaître Saint-Brieuc. J'en suis tombé amoureux. Je suis resté. Je cherchais du travail et un logement, choses pas très faciles à trouver. J'ai connu le Secours populaire et les Restos du cœur où j'allais chercher de quoi manger. Je faisais très rarement la manche. En 2010, j'ai connu une personne très gentille qui m'a fait connaître l'« Atelier de créativité à l'abbé Vallet » où j'ai fait la connaissance de pas mal de personnes très sympathiques. En 2015, on m'a demandé si je voulais faire partie du conseil d'animation du Secours Catholique. Depuis, je fais partie du Conseil d'animation régional. Ensuite « Ty Frat ». Je fais partie de « Pierre d'angle », de Fratello, du Festival interceltique de Lorient, de « Temps spi ».

...

Je suis Nassima

Je suis Nassima, maman de six enfants. J'ai quitté mon pays car je voulais m'installer avec ma petite famille en France pour les études de mes enfants, sachant que nous avons tous la nationalité française. J'ai beaucoup souffert. Je n'avais que le sentiment d'amour. C'est ce qui m'a donné le courage pour continuer mon parcours. Et voilà, tout ce que j'ai constaté, c'est que l'amour joue un très grand rôle dans la vie. Aujourd'hui, je suis bien installée avec mon mari et mes enfants, tous mes amours.

...

Je suis Rachèle

Je suis arrivée le 30 octobre 2019 de la Côte d'Ivoire. Accueillie en Bretagne, à Saint-Brieuc, j'y ai rencontré l'amour. En 2021, un petit garçon est né qui a maintenant plus de trois ans.

Depuis mon arrivée, à travers diverses associations, je suis très heureuse d'être là pour partager et échanger de merveilleux moments entre différentes nationalités.

Je suis Françoise

Je vivais dans une vitrine. J'ai ressenti de l'amour et un gros équilibre dans ma vie personnelle qui était très compliquée... Ma famille, c'est le Secours Catholique. J'aime Jean-Luc.

...

Je suis Jean-Luc

Faisant partie de la chorale « Vitamine C », je suis venu au Secours Catholique. J'ai rencontré Françoise. Et j'y suis toujours.

Je suis Maryvonne

Je m'appelle Maryvonne. L'amour ? C'est fini, l'amour. J'aime venir au Secours Catholique parce que ça me change mais, à part ça, c'est tout. Il y avait le mot « catholique » dedans. Ça m'a fait peur. J'ai cru qu'on allait faire des prières à tout bout de champ. Ça me permet de sortir et de voir du monde.

Pour moi, l'amour, ce n'est pas ça. J'appelle ça de l'amitié. De la fraternité. De l'entraide. ■





CHRISTOPHE MARGOUES / SCGF

Peut-on vivre d'amour et d'eau fraîche ? Vraiment ?

Pour moi, c'est non, la réalité se fait voir tout de suite, dans le sens où il faut entretenir cet amour. Par exemple, il faut de l'argent pour sortir, les restaurants, les charges...

Rachèle

...

L'amour nous fait oublier la soif, la faim, le sommeil, la pauvreté, source de tous nos besoins de la vie.

Karim

...

Le feu et l'eau peuvent-ils cohabiter ?
L'eau est source de vie.
Le feu brûle mais... il purifie.

Joëlle

...

C'est une expression que je connais bien et c'est impossible de ne vivre que d'amour et d'eau fraîche.

Michel-Ange



Savoir aimer ?... Comment faire ?

Amour ?
Gloire ?
Pauvreté ✓
Suffoquer.
Joël

...

Savoir aimer, aimer sans rancune.
L'amour doit-il nous détruire,
Nous faire perdre toute confiance en nous ?
Devons-nous regretter d'avoir trop donné, trop aimé ?
L'Amour doit-il être éphémère pour être sincère ?
Les plus belles histoires ne sont-elles pas les plus courtes ?
Joëlle

...

Je serai parti lorsque tu seras revenue
Ou bien je me serai perdu sur l'avenue
Là où nous posâmes un jour nos pas
Nos deux pas joyeux que nous ne referons pas
Qui s'envolèrent dans l'air bleu de Paris.

L'Amour est mort
L'Amour est vide
L'Amour est tombé dans le vide
Il a commencé par hasard, un soir de mai ou de décembre
L'Amour amer, l'Amour à mort.

L'Amour a fini par se pendre
Car il est lassé de t'attendre.
Il a fini par faire des cendres
Au milieu du mois de décembre.
Joël

Aimer et savoir aimer
Aimer et savoir se conduire sans blesser, c'est l'amour
Aimer et savoir me donner sans regretter, c'est l'amour
Aimer et savoir sacrifier son temps, c'est l'amour.

Amour entre enfant et parents
C'est viscéral
Pincement au cœur
Un être cher
Une partie de moi
Douleur de l'enfantement – on ne peut pas l'oublier.

C'est inné
Responsabilité
C'est une charge
C'est un amour gratuit
Aucune obligation.

Rachèle

L'amour, un truc de femme ? Ou bien...

Je ne sais pas si l'amour est un « truc de femmes » mais certainement pas un « machin de bonhomme ».

Joëlle

...

Non, les hommes aussi ont des sentiments d'amour.

Michel-Ange

...

L'amour est une impulsion, une émotion, qu'on soit homme ou femme, l'amour est un besoin psychologique.

Karim

...

L'amour est un truc énorme pour une femme, sachant que la femme est très sensible. Elle aime et a besoin d'être aimée. Les hommes aussi !

Nassima

...

L'amour, c'est féminin. Ce n'est pas – à mon avis – genré. C'est une idée, c'est une étoile qui se pose sur tous. Comme un grain de sable.

La femme est là, tout près de nous, il suffit de se corriger et tuer le guerrier qui est en nous. L'amour, c'est un sorcier et non une sorcière. La femme peut être sorcière. L'homme peut l'être tout autant.

L'amour se change en homme ou bien en femme, c'est selon. On l'appelle à l'aide. L'homme ne se fait pas encore les cils mais il peut s'appeler Cécile. Dommage qu'il ait inventé la guerre et que la femme sache fabriquer les armes.

Joël

Qu'est-ce qu'on fait par amour ? Jusqu'où ?

Par amour, il faudrait que je te laisse partir.
Par amour, faudrait-il que notre feu s'éteigne ?
Par amour, faudrait-il que nous ayons froid ?
 que nous ayons faim ?
Mais, par amour, j'entretiens ce feu,
 je le protège du vent, je le protège de la pluie.
Et par amour, si le feu s'éteint, si l'amour s'en va,
rallume le feu de l'espérance et je reviens à la vie.

Béatrice

...

Par amour, je fais le service à l'épicerie de la Croix-Rouge (à Saint-Brieuc)
 et j'accepte le service des autres.
Par amour, je me sacrifie, je respecte les principes humains.
Par amour, j'accepte l'humiliation pour mon fils.

Rachèle

...

Par amour ?
Le paysan qui aime sa terre est-il patriotique ?
Le patriote qui aime son pays, son drapeau, aime-t-il la culture de la terre ?
L'éleveur qui conduit ses bêtes à l'abattoir les aime-t-il vraiment
 ou aime-t-il l'argent qu'elles lui apportent ?
Accompagner son petit compagnon pour ne plus le voir dépérir et demander au véto qu'il s'endorme dans les bras de son maître, le laisser partir sans souffrance, ça, oui, c'est un geste d'amour, le plus beau des cadeaux.
Le ressenti de chacun est propre à sa personnalité et à son vécu. L'amour est une géométrie variable.
Par amour, on peut faire des folies.
Par amour, on peut dépenser sans compter.
Par amour, on peut se mettre en danger.
Par amour, on peut espérer, croire.
Par amour, on peut pardonner.
Par amour, on peut accepter beaucoup de choses.
Par amour, on peut offrir, aider.

Joëlle

Par amour, je t'aimais.
 Par amour, je m'occupe de mon grand.
 Par amour, je partage.
 Par amour, je peux donner mon cœur.
 Par amour, j'affronte.
 Par amour, par amour, je vais mourir.

Karim

...

Par amour ? Je suis prêt à pardonner.
 Par amour ? Je suis prêt à décrocher la lune.
 Par amour ? Je pourrais donner mon cœur pour te sauver.
 Par amour ? Ma plus preuve d'amour est de t'aimer à l'infini.
 Par amour ? Je donnerai mon âme et mon cœur.

Michel-Ange

...

Par amour, je prépare à manger.
 Par amour, je fais le ménage aussi.
 Par amour, nous nous réveillons chaque matin et allons de l'avant toute la journée. C'est toujours l'amour qui nous charge de faire plein de trucs. Par amour, nous faisons plein de trucs.
 Nous vivons par amour, nous respectons l'amour, nous nous aimons par amour.
 Nous allons mourir par amour.
 Par amour, il y a plein de droits. Par amour, on fait les lois. Et on a le respect aussi.

Ardit

...

Par amour,
 Je perds toute fierté
 Je perds toute croyance
 Je perds ma joie de vivre
 Par amour, je plonge dans la Seine
 Par amour, je me perds dans la nuit
 Par amour, je tremblerais de froid
 Par amour, je tremblerais de peur
 Par amour, je ne respire plus
 Par amour, je ne dormirai plus
 Par amour, j'apprendrai ma leçon
 Je serai sans passé
 Tu seras contre moi
 Je n'existerai plus.

Joël



Amour : mythe ou réalité ? Pour de vrai...

L'amour est un voyage mythique au long cours par le train avec un billet inaccessible mais, à un moment, il faut choisir une gare accessible.

Joël

...

L'amour est un voyage qui n'arrive pas toujours à destination. Pourtant, on espère y arriver.

Rachèle

C'était quand ? C'était comment ? Quand l'amour s'est manifesté...

L'amour inconditionnel à la naissance de mon fils.

Le jour où les cendres de mon frère ont été dispersées en Méditerranée. Moi seule à Saint-Quay-Portrieux, près du phare, en pleine communication avec la nature et réalisant que mon frère était devenu un oiseau blanc. Libre. J'étais envahie de calme, de sérénité. Je garde de ces quelques minutes un souvenir merveilleux, magnifique, magique. Une totale osmose avec la marée montante, les mouettes, le soleil se levant, l'air frais du matin.

Joëlle

...

Kur isha i lumtur nga dashuria:

- 1) *Është dita kur im bir erdhi në jetë. Momenti dhe emocioni janë të papërshkrueshëm.*
- 2) *Kur shoh që munda dhe djersa ime janë vlerësuar nga njerëzit, me mirënjohje dhe respekt.*
- 3) *Kur emocionet sjellin Lumturinë duke larguar problemet e shumta, që janë pjesë e jetës.*
- 4) *Kur Biri im është i Lumtur dhe sukseset e tij janë të kënaqshme.*

Quand ai-je été heureux grâce à l'amour ?

- 1) *Le jour où mon fils est entré dans ma vie. L'instant et l'émotion sont indescriptibles.*
- 2) *Quand je vois que mon travail acharné et ma sueur sont appréciés avec gratitude et respect.*
- 3) *Quand les émotions apportent le bonheur et éliminent les nombreux problèmes de la vie.*
- 4) *Quand mon fils est heureux et que ses succès sont satisfaisants.*

Ardit

...

Le jour où je t'ai rencontré, je t'ai embrassé.

Le jour où tu es née, j'ai tressailli de joie.

Le soir où, après vous avoir raconté une histoire, soir après soir,



je vous ai regardés dormir.
Le jour où tu es tombée malade, ma souffrance était indicible.
Le jour où tu as marché, j'ai dit merci.
Merci à la vie, merci aux miens, merci à Dieu.

Béatrice

...

Le jour où
Je suis venu sur terre, j'ai dit « oui » à la lumière
J'ai dit « oui » à la vie, j'ai appris à me taire
J'ai dit que je suis seul, j'ai pris le premier train
J'ai dit « oui » à la Terre, j'ai pris le mauvais train
J'ai dit « oui » au Soleil, j'ai pu voir dans la nuit.

Joël

...

Le jour où, je l'ai vu
Le jour où, je l'ai senti
Le jour où, l'amour est là
Le jour où, tout a basculé et la haine a pris place
Le jour où, tout est fini
Le jour où, je suis né.

Karim

Le jour où je t'ai rencontré a été la plus belle rencontre dans ma vie.
Le jour où j'ai ressenti une paix et une forte vague de chaleur
et une lueur d'espoir.

Michel-Ange

...

Ça fait quoi l'Amour ?

Quand on aime, l'amour nous donne des ailes.
Quand on aime, ça rugit !
Quand on aime, on donne la vie.
Quand on aime, on est lumineux.
Quand on aime, il fait beau dans les cœurs.
Quand on aime, on part à l'aventure, on sort de sa zone de confort.
Quand on aime, on accueille l'autre tel·le qu'il (elle) est.
Quand on aime, les années passent comme un instant.
Quand on aime, on n'oublie pas.
Quand on aime, on se lève et on oublie d'ouvrir la porte :
elle était (déjà) grande ouverte.

Collectif

Qui aimes-tu ? Qui as-tu aimé ?

Celle qui ne m'a pas laissé tomber
M'a aussi dit de bien belles choses
Celle qui ne m'a pas laissé tomber
M'a appris aussi le nom des roses.

Celle qui m'a relevé
Fut aussi celle qui
M'a redonné le goût de vivre
Le goût d'aimer un peu chaque matin
Et de regarder le soleil se lever.

Celle qui m'a oublié
Dans un coin de son cœur
Va peut-être penser
À moi tout à l'heure
Quand la nuit noire
Aura remplacé
Ce jour triste qui n'en finit pas.

Celle qui m'a oublié
Un jour de pluie d'Irlande
Va peut-être se promener dans la lande
Avec son chien mouillé à ses côtés
Et un désir d'aller redécouvrir la lande.

Joël

...

Mon enfant,
Je veux, en ce jour, te manifester mon amour à travers cette lettre. Tu es venu dans la douleur et puis la grande joie de me sentir heureuse d'être mère pour la première fois. Je me suis sentie une maman avec une grande responsabilité qui aujourd'hui me pousse à me battre pour que tu aies un avenir meilleur. J'ai envie que tu sois une belle personne consciencieuse, que tu abordes la vie avec confiance et sérénité. Pour arriver à ça, je veux t'accompagner dans tes choix, te promettre des valeurs comme le respect, la tolérance, le pardon, l'amour.
Je t'aime, mon enfant.

Rachèle



Aimons-nous

Se laisser porter par les émotions et en faire les moteurs de notre transformation subtile. Créer des liens et...

Aller mieux

Passion furieuse pour toi qui arrives,

Ton enthousiasme t'illumine et me fait voir le soleil.

Redonner le sourire et la joie d'être,

Sortir de l'ornière sombre et placide de notre destin,

Aller de l'avant et continuer malgré tout,

Le sourire en dit long et pouvoir en rire, c'est génial !

La fraternité nous sauvera du péril et l'homme vaincra parce qu'il saura.

Et nous continuerons dans cette voie.

Les autres nous aideront à donner confiance et à avoir confiance, envers

et malgré la noirceur, regarder vers la lumière et vers la beauté de la vie.

Vaincre l'ennui, en allant à la rencontre de tout un chacun.

Faire un bout de chemin ensemble.

Collectif de Pléneuf

Amour et pauvreté... ça fait bon ménage ?

Un enfant, même si celui-ci naît dans une famille aisée, ne manquant de rien, habillé à la dernière mode, la chambre plus remplie qu'un magasin de jouets, ne sera jamais armé dans sa vie future s'il lui manque toujours le principal : avoir été aimé, sécurisé, protégé, encouragé ; alors que je pense sincèrement qu'un enfant né dans une famille plus précaire mais aimante, unie, solidaire, où il pourra partager et prendra conscience des difficultés de la vie, sera mieux armé dans son futur. Ajoutez à cela le scandale, chez les bourgeois, d'être mère célibataire à 22 ans en 1971. Tout est dit...

Bonjour la galère.

Aujourd'hui, ils sont tous décédés.

Ils n'ont rien emporté dans leur tombe. Ils ne m'ont rien laissé...

Joëlle

...

Je viens d'une famille très nombreuse et fortunée. Pas vraiment « bourgeoise » mais anticonformiste : treize enfants et deux parents. Du personnel pour faire tourner la boutique. « Personnel », je n'aime pas ça. Cécile, toi qui aidais maman, tu as aussi mon amour. Certains ont fait des études poussées : médecins, biologistes, chirurgiens, directeur d'Ehpad. D'autres ont fait moins d'études, donc avaient moins de revenus. Nous avons tous été poussés dans nos études en fonction de nos possibilités et de nos goûts. L'argent était là pour nous permettre de nous épanouir, pas pour embrasser le veau d'or.

Nous nous aimons beaucoup et nous parlons ensemble plusieurs fois par semaine. On parle de nous, de nos enfants et petits-enfants, de nos joies et peines, de nos *hobbies*, de nos passions. Mais une chose dont on ne parle jamais est l'épaisseur du portefeuille. En fait, on s'en fout.

Nous formons un groupe uni où on accueille l'autre et son conjoint.

Un peu clan ? Peut-être, mais totalement contents de se retrouver.

Béatrice

...

L'amour est, pour moi, quelque chose qu'il faut apprendre dès la naissance dans la famille pour pouvoir partager autour de soi quand il est nécessaire. L'amour soulage quelquefois l'état de pauvreté et de précarité, car une

personne qui traverse des difficultés médicales, par exemple, a besoin de l'amour, elle a besoin qu'on partage sa douleur, qu'on lui donne de l'assurance, non pas de rejet.

Rachèle

...

Quand la pauvreté entre par les portes, l'amour sort par la fenêtre, est-ce vrai ? Non, la pauvreté, la précarité et la situation administrative n'empêchent pas une personne d'aimer ; mais être aimé dépendra de la deuxième partie, si la personne croit aux valeurs de bonté du cœur.

Karim

...

La vraie pauvreté, c'est le manque d'amour – oui – car, si on manque d'amour, on n'est rien du tout. Alors tout Mozart, tout le caviar à la louche, toutes les assiettes en faïence en seront remplis. Mais on n'achète pas l'amour, on le vit. L'amour est un partage, une ivresse, et l'ivresse se passe de tout, pourvu qu'il y ait l'amour, les oreilles et les yeux qui se regardent, le sourire. L'assiette peut attendre et les marchands aussi.

Manquer d'amour, c'est être mort avant terme.

Naître dans une famille riche sans amour.

Elle / il me dit :

« Tu as tout, de quoi te plains-tu ? »

« De quoi est-ce que je me plains ? »

« De quoi, oui ? »

Ton argent est un poison. Il empoisonne l'amour, dès la naissance. Avec cette cuiller en or, ce biberon en or. Il l'emprisonne. Il le pollue, il le détruit. Il en fait un étranger dans ta maison.

Oui, un étranger. L'amour dans ta maison de bourge est un étranger. Pire, un fantôme. On ne le voit plus. Il se confond avec les rideaux. Ils bougent, les rideaux. Derrière, c'est le fantôme. Ou bien un vague courant d'air de l'avenue Foch. Odorant le courant d'air des beaux quartiers. Mais sans amour. Même le chien manque d'amour. Son écuille est trop propre et son eau est trop fraîche. Mais le chien, il s'ennuie, il s'asphyxie.

« Oui, je veux redevenir sans rien, sans un kopek. »

On n'est pas pauvre parce qu'on ne possède rien.

On est pauvre parce qu'on a tué l'amour en nous.

On naît pauvre mais on est amour.

Joël





Peut-on vivre sans amour ?

OUI, mais pas sans aimer.

Joëlle

...

Vivre sans amour, oui, possible. Mais quelle vie ? Une vie moins épanouissante.

Karim

...

Vivre sans amour est impossible car, pour moi, l'amour est le moteur qui me fait vivre, comme l'amour fraternel, l'amour d'une mère, l'amour du Père.

Michel-Ange

...

On ne pourra jamais vivre sans amour. Car c'est un sentiment qui est très important dans notre vie.

Nassima

...

Non, on ne peut pas vivre sans amour car l'amour, c'est la vie, c'est l'oxygène de l'air ; et l'air sans oxygène, ce n'est déjà plus de l'air.

Non, on ne peut pas vivre sans amour car c'est l'amour qui nous met au monde.

Non, sans amour nous ne sommes pas des entités mais des êtres en devenir. Et c'est à l'amour de les achever.

Joël

LE GRAND ENTRETIEN

« Les amoureux ne sont pas seuls au monde »

*Comment éclairer d'un point de vue sociologique la relation amoureuse, au regard de la condition de pauvreté ? Peut-on aimer et être aimé quand on est pauvre ? Comment s'aime-t-on ? L'amour peut-il sauver de la pauvreté ? Nous avons proposé au sociologue Serge Paugam de réfléchir avec nous à ces questions. Directeur de recherches au CNRS au Centre Maurice-Halbwachs (CNRS/EHESS/ENS/Inrae) et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), il est connu pour ses ouvrages sur la pauvreté, les inégalités et les ruptures sociales, parmi lesquels *La disqualification sociale* (PUF, 1991), *Les formes élémentaires de la pauvreté* (PUF, 2005), *Ce que les riches pensent des pauvres* (Seuil, 2017) et, récemment, *L'attachement social, Formes et fondements de la solidarité humaine* (Seuil, 2023 ; Points, 2025).*

Entretien mené par Franky, Cyril, Daniel et Clarisse

Clarisse : L'amour est un sentiment, peut-il être un objet d'étude pour la sociologie ? Et, si oui, comment le sociologue que vous êtes définit-il l'amour et le lien amoureux ?

Serge Paugam : Ayant étudié les différents types de liens sociaux, et publié récemment *L'attachement social*, je considère bien entendu que le lien amoureux fait partie des objets importants de la sociologie. Dès lors, ma préoccupation est de l'appréhender d'un point de vue sociologique.

Effectivement, tout comme ils étudient les relations d'amitié et d'autres types de relations, les sociologues étudient les relations amoureuses. Pour ma part, j'attache beaucoup d'importance à deux dimensions très présentes dans le lien amoureux : celle de la protection et celle de la reconnaissance. Ces dimensions correspondent à deux besoins fondamentaux de l'être humain en relation,

qui prennent des formes spécifiques dans la relation amoureuse.

De fait, quand deux êtres sont engagés dans une relation amoureuse, ils s'échangent réciproquement ce qui leur fait du bien, à savoir la protection et la reconnaissance. Le lien amoureux constitue ainsi une force, en cela qu'il donne le sentiment d'être protégé par l'autre face aux aléas de la vie, dans une relation où l'on peut se faire confiance, et, en même temps, il donne le sentiment que l'on est capable et désireux de faire la même chose, c'est-à-dire de protéger la personne avec qui l'on est en relation amoureuse. Comme je le disais, cette protection est complétée par une autre dimension : la reconnaissance, qui est la possibilité de se voir reconnu par l'autre dans ce que l'on est de la façon la plus personnelle possible, et accepté par l'autre dans notre globalité.

Cette reconnaissance, dont tout être humain a besoin, nécessite également d'être partagée. L'être amoureux apporte à l'autre ce sentiment d'avoir de l'importance, une valeur, et, pour cette raison, cet échange de reconnaissance est fondamental dans la construction de l'identité amoureuse. Ainsi, ces deux dimensions de protection et de reconnaissance se retrouvent au cœur de la relation amoureuse et on peut l'étudier en sociologie.

Ensuite, face à deux êtres qui disent s'aimer (échanger de la protection et de la reconnaissance), le sociologue s'intéresse aux conditions sociales de cette rencontre amoureuse, mais aussi à son encadrement social. Une relation amoureuse n'est pas simplement deux personnes qui s'aiment et se donnent l'une à l'autre, mais c'est aussi une relation qui s'insère dans un tissu humain de liens avec d'autres groupes sociaux. Les amoureux ne sont pas seuls au monde : ils évoluent dans un groupe social qui comporte des normes encadrant la relation amoureuse. Celle-ci est donc en quelque sorte prise dans un tissu normatif que les amoureux doivent respecter s'ils veulent être acceptés dans les groupes dans lesquels ils doivent inévitablement évoluer. Ainsi, certaines relations amoureuses ne sont pas acceptées socialement, car elles enfreignent un certain nombre de représentations ou normes sociales. Le sociologue peut étudier cela en tant que tel.

“ Ces deux dimensions de protection et de reconnaissance se retrouvent au cœur de la relation amoureuse. ”

Mais la capacité à apporter à l'autre protection et reconnaissance implique aussi un certain nombre de ressources personnelles. Pour être amoureux de façon durable, il faut donc pouvoir s'inscrire dans une relation qui permet cet échange réciproque de protection et de reconnaissance. Or, très souvent, les personnes en situation de pauvreté sont fragiles parce qu'il leur manque un certain nombre de ressources en termes de protection : ce sont des personnes qui sont en dénuement matériel dans certains cas, en difficulté d'accès au savoir dans d'autres, confrontées à des difficultés sur le marché de l'emploi et qui font parfois l'objet de discriminations, de rejet social. Il est donc difficile, dans des conditions aussi extrêmes, d'être en mesure d'apporter aux autres et à l'autre avec qui l'on veut construire une relation durable des ga-

ranties de protection et de reconnaissance. La fragilité de la relation amoureuse est par conséquent d'autant plus importante que l'on se situe dans des zones de précarité de la société. Ce qui ne veut pas dire que la

relation amoureuse n'est pas envisageable en milieu de pauvreté : elle est envisageable et même elle se produit. Et elle apporte très souvent des ressources aux individus en situation de pauvreté. Mais statistiquement, il y a malgré tout un risque plus important de connaître des difficultés à vivre une relation dans la durée quand on est en situation de pauvreté.

Clarisse : Vos travaux portent également de longue date sur la pauvreté. Lien amoureux et pauvreté font-ils bon ménage ?

Serge Paugam : Bien entendu, les relations amoureuses existent dans toutes les couches sociales. Ce n'est pas parce que l'on est pauvre que l'on ne peut pas être amoureux et s'inscrire dans une relation durable.

Franky : L'amour peut être fort et rendre fort, permettre de relever la tête. Pour ma part, je suis sorti de la rue et de mes addictions grâce à la rencontre avec la mère de ma fille. Mais, du jour au lendemain, on s'est séparés et la séparation m'a replongé dans la galère, très vite et deux fois plus fort. L'amour peut donc aussi être une source de

beaucoup de pauvreté. On le voit autour de nous : à la suite d'une rupture, on perd son job, on déprime... c'est la dégringolade. Est-ce que vous partagez ces observations ?

Serge Paugam : Je vous remercie de cette question qui est aussi un témoignage important. Et merci de l'avoir exprimé ainsi. Le processus que vous décrivez n'est pas un processus singulier. J'ai souvent rencontré de telles situations dans les entretiens que j'ai pu mener avec des personnes en pauvreté au sujet de leur trajectoire personnelle et amoureuse. Je ne suis donc pas surpris par votre témoignage.

Revenons sur le processus en lui-même. La personne en situation de pauvreté, qui peut se retrouver à la rue avec des difficultés personnelles d'addiction ou autres, comme cela a été votre cas, fait une rencontre qui lui donne tout à coup le sentiment que tout va pouvoir changer. C'est cette phase que vous décrivez où une « bouée de sauvetage » arrive qui donne l'énergie et la force pour se sortir de la misère qui assaille, enferme et finit par submerger l'individu. L'amour peut effectivement se révéler comme cette force merveilleuse qui produit une énergie considérable.

Je voudrais souligner encore que la situation des personnes en précarité est telle que souvent elles projettent dans cette relation des attentes très fortes. Cela peut donner le sentiment au partenaire d'être totalement absorbé, en situation de devoir combler tellement de manques affectifs qu'il se sent parfois dans la difficulté de pouvoir y répondre. La relation amoureuse devient relation possessive, enfermant l'autre dans une situation très insécurisante. L'amour pour s'épanouir ne peut pas être possession, il doit être un échange permanent. Je me souviens d'un entretien avec une personne qui a eu cette expression : « Ma nana m'a quitté et j'ai plongé », c'est-à-dire :

« L'amour, pour s'épanouir, ne peut pas être possession, il doit être un échange permanent. »

« J'ai plongé parce que ma nana m'a quitté. » Le fait qu'une déception amoureuse fasse plonger démontre l'attente démesurée de la personne à l'égard de cette relation. Phénomène qui contribue à un processus d'autodestruction : la personne est tellement affectée par ce qui lui arrive qu'elle ne peut trouver les ressources en elle-même pour y résister.

Cyril : Chez les personnes en situation de pauvreté, le lien amoureux peut être brisé. Comme si on parlait avec un handicap. On est moins attirant, notre situation fait peur. Cela peut d'ailleurs être différent selon que l'on est un homme ou une femme : quand on est un homme en précarité, il me semble qu'il peut être encore plus difficile d'envisager une relation amoureuse car, en tant qu'homme, on est censé subvenir aux besoins du couple... Il y a un manque de confiance, lié à notre situation, qui nous bride, nous empêche de créer ce lien ou qui fait peur. Qu'en pensez-vous ?

Serge Paugam : Je vais encore dans votre sens. J'ai été très marqué, dans les études que j'ai menées, par la forte corrélation entre rupture conjugale et chômage, un constat que les études statistiques confirment. Comment cela peut-il s'interpréter ? Tout simplement, le chômage affecte les

relations au sein du couple. De fait, l'état de chômeur amène à vivre en dehors des normes sociales qui posent que l'individu doit travailler pour, comme vous l'avez dit, subvenir aux besoins du couple. Cette

situation de rejet du marché du travail, en créant irrémédiablement le sentiment de ne plus trouver sa place, contribue à donner une image dévalorisée de soi. Cette dévalorisation peut provoquer agressivité et dépression qui contribuent à rendre la relation difficile à vivre.

Ce que vous me dites aussi, c'est qu'entrer dans une relation amoureuse quand on est au chômage est également difficile, en raison de cette même dévalorisation qui touche socialement la personne sans emploi. Or, dans un échange amoureux, qu'on le veuille ou non, les attentes réciproques et la reconnaissance que l'on échange sont aussi fondées sur la valeur de la personne en termes économiques et sociaux. La personne ainsi dévalorisée socialement est aussi finalement peu attractive sur le « marché » de la relation amoureuse. Il faut donc souligner qu'il est plus difficile de se stabiliser dans une relation amoureuse quand on a un statut économique très défavorisé.

“ Il est plus difficile de se stabiliser dans une relation amoureuse quand on a un statut économique très défavorisé. ”

Cyril : Voyez-vous une différence entre une situation où la personne est en situation de pauvreté en raison du chômage et celle où elle est en situation de pauvreté pour invalidité ?

Serge Paugam : Je n'ai pas d'exemples en tête, mais on peut revenir au principe de l'échange de protection et de reconnaissance. Ainsi, on peut être une personne invalide tout en ayant des capacités à être reconnue et aimée parce que, par l'amour, la personne va au-delà de cette dimension invalidante. Il existe de nombreux exemples de couples associant durablement personne valide et invalide. La personne invalide n'est pas représentée uniquement par son invalidité, elle a heureusement d'autres ressources. Il ne faut donc pas être dans une approche de déterminisme absolu.

Comme je l'ai souligné auparavant, la situation de chômage entraîne, elle, très souvent une dévalorisation sociale qui affecte profondément la vie conjugale et amoureuse.

Daniel : Mon expérience est celle de la séparation de mon couple, quand je suis devenu invalide. Ma compagne ne s'est pas trouvée à la hauteur et a préféré partir plutôt que de subir mon invalidité. On tombe rapidement dans la pauvreté, car l'invalidité se

conjugue avec la perte de l'emploi, puis la déchéance. Et une fois qu'on est en bas, on ne trouvera plus une personne pour vivre un lien amoureux...

Serge Paugam : C'est malheureusement un cercle vicieux. La possibilité d'entrer en rela-

tion amoureuse est faible car, comme vous le dites, on est au bas de l'échelle sociale. Dans la relation amoureuse, il y a cette dimension de la reconnaissance qui passe par des qualités qui sont socialement reconnues par l'autre.

Clarisse : Je vous partage à présent les réflexions de Sébastien et d'Elda, qui ont préparé cet entretien avec nous. Sébastien se demande s'il n'y a pas une certaine ambiguïté dans le sentiment amoureux au sein d'un couple en précarité : est-ce un sentiment authentique qui lie les personnes ? Ou bien est-ce plutôt de la solidarité dans la galère ? Autrement dit : est-ce que l'« amour vrai » peut exister dans une situation de pauvreté ? Elda s'interroge également : une fois en couple, est-ce que la pauvreté peut devenir un test du « vrai » amour ? Dans la pauvreté partagée, un couple est-il vrai dans son amour ? Et comment la durée de la période de pauvreté affecte-t-elle cette relation amoureuse ? D'après mon expérience, la pauvreté pendant une longue période est fatigante pour un couple et, au-delà de l'idylle des sentiments, il ne reste plus rien à découvrir... sauf la dureté du quotidien.

Serge Paugam : Ces réflexions sont importantes. Soulignons que l'on a parfois tendance à considérer la relation amoureuse comme fondée sur des valeurs intrinsèques à l'indivi-



du : on aimerait une personne pour ce qu'elle est en tant que telle. Or, la personne que l'on aime ne se limite pas à son essence. On aime un être en relation, c'est-à-dire un individu qui a aussi une valeur sociale reconnue.

Des personnes dont le statut et la valeur dans la société sont précaires vont dans certains cas pouvoir s'épauler, être solidaires, parce qu'elles se trouvent dans des environnements où elles n'ont ni l'une ni l'autre un statut social élevé et où elles sont confrontées à des difficultés pour survivre. Il peut ainsi y avoir un rééquilibrage dans cette situation et on peut tout à fait envisager une solidarité « fructueuse ». Quand il y a « partage » de la pauvreté, il peut donc y avoir des relations de solidarité au sein du couple, et plus encore quand ce couple s'insère dans un réseau de sociabilité pouvant conforter cette relation dans la durée.

Cependant, cette relation de solidarité équilibrée reste exceptionnelle. Actuellement professeur invité à l'université de São Paulo, au Brésil, je mène avec mes étudiants une enquête dans une favela. Nous

réalisons de nombreux entretiens auprès des habitants et rencontrons dans ce cadre un grand nombre de jeunes mères qui élèvent leurs enfants seules. Les pères sont pourtant toujours dans le quartier mais ils refusent de s'engager et d'assumer leur responsabilité paternelle, car ils considèrent qu'étant pauvres, ils n'ont aucune ressource à apporter. Ainsi, autant sur le papier il est possible d'envisager un échange au sein de la relation sous la forme d'une pauvreté partagée et solidaire, autant au vu de ce que l'on constate dans beaucoup de quartiers très pauvres comme ces favelas, on peut souligner la difficulté d'une relation de solidarité de couple face à la pauvreté. Le lien entre familles monoparentales et pauvreté est statistiquement établi en France mais

c'est aussi le cas, et plus encore, dans des sociétés très inégalitaires comme au Brésil.

Clarisse : Il y a donc potentiellement une relation de solidarité qui peut exister mais, pour reprendre la pensée de Sébastien, cette solidarité est-elle de l'amour ou bien est-ce autre chose ?

Serge Paugam : Il me semble gênant de déconnecter la notion de solidarité de celle de l'amour. Pour moi, les deux sont corrélées. Quand je parle d'échange de protection, celle-ci est contenue dans la relation amoureuse. S'il y a de la solidarité dans la relation amoureuse, c'est une force pour la relation, car il y a échange de protection. La relation amoureuse est, de fait, une relation de solidarité.

Cyril : Je vois autour de moi des couples qui ne se forment pas pour ne pas perdre

leur allocation d'adulte handicapé (AAH), par exemple (cela a changé très récemment avec la réforme sur la déconjugalisation de l'AAH). Il en est de même pour le RSA ou l'aide au parent isolé.

Certains font le choix de vivre séparément car, sinon, ils risquent de perdre des droits... Finalement, il n'y aurait pas grand-chose à gagner (et plus à perdre) à vivre ensemble dans la pauvreté, contrairement à l'intérêt qu'il peut y avoir à se mettre en couple quand on travaille, pour mutualiser le loyer, les dépenses, les impôts...

Serge Paugam : Cette lecture qui revient à enfermer le renoncement à une relation dans un cadre purement utilitariste, fondée sur des raisons uniquement stratégiques ou rationnelles, me semble trop simplificatrice vis-à-vis de la complexité des situations rencontrées. Une relation ne peut pas se résumer à un simple calcul d'intérêts fondé sur le gain ou la perte. Si les personnes font parfois le choix de rester seules, c'est parce qu'elles sont démunies en termes de

“ S'il y a de la solidarité dans la relation amoureuse, c'est une force pour la relation, car il y a échange de protection. ”

relations et de possibilités de construire des relations durables dans leur environnement. Dire qu'elles choisissent d'être seules pour de simples raisons d'accès aux aides sociales me semble être un raisonnement trop réducteur. De nombreuses recherches menées par des économistes pointent les effets désincitatifs de l'allocation de parent isolé notamment. Je reste sceptique par rapport à ces modèles qui me semblent trop simplistes.

Franky : Qu'est-ce qui fait que lorsqu'on appartient à un milieu ou groupe social, nos liens vont toujours vers des personnes de ce même groupe social ? Pour ma part, je ne voulais plus de contact avec des personnes à la rue ou toxicomanes mais, finalement, je continue malgré moi à rencontrer ces personnes et à tisser des liens avec elles. J'ai beau déménager, je retourne vers ces mêmes personnes ou groupes. Pourquoi ce lien affectif que je ne veux plus perdre-t-il ? Est-ce qu'on est assigné aux mêmes liens sociaux ? Est-ce que les liens amoureux peuvent se créer entre personnes de groupes sociaux différents ? Ou est-ce que les liens amoureux reproduisent les inégalités sociales ?

Serge Paugam : Les sociologues constatent que le choix du conjoint n'est pas le fruit du hasard. On tombe amoureux de la personne qui nous ressemble socialement. De fait, la probabilité d'entrer en relation amoureuse avec une personne proche de vous est beaucoup plus élevée qu'avec une personne qui est très éloignée de vous socialement. Les statistiques le démontrent : le choix du conjoint est encadré par des normes sociales mais aussi par le simple fait que la sociabilité se fait dans des groupes qui sont relativement homogènes. On va à telle ou telle fête ou manifestation locale, on rencontre dans son quartier tel ou tel individu. De fait, il y a dès lors une forte

probabilité que l'on aime des personnes issues de l'entourage que l'on est susceptible de rencontrer. La probabilité qu'une personne pauvre rencontre une personne d'un milieu beaucoup plus aisé et entre dans une relation amoureuse n'est pas impossible, mais elle est beaucoup plus faible. Il faut donc rappeler ces principes sociologiques de base.

Ce que vous soulevez concernant les personnes vivant à la rue qui cherchent à en sortir sans y parvenir renvoie à cette loi sociologique. Ces personnes, le plus souvent rejetées par les « domicile-fixe », vont donc se socialiser avec d'autres personnes de la rue car elles leur ressemblent et sont les seules avec lesquelles il leur est possible d'échanger. Il ne s'agit pas de dire : « *Je veux sortir de la pauvreté et de ce milieu social car je perçois qu'il comporte de nombreux désavantages pour moi-même.* » Cette démarche implique d'avoir les moyens de changer soi-même et d'être en mesure d'être accepté dans d'autres milieux sociaux, ce qui n'est pas évident quand on n'a pas de logement ou qu'on vit (ou a vécu) à la rue durant des années.

Pour sortir de la pauvreté, il faudrait bénéficier d'aides pour pouvoir accéder à un logement, puis à un emploi. C'est de cette façon-là que l'on peut envisager de se dé-

“ La probabilité qu'une personne pauvre rencontre une personne d'un milieu beaucoup plus aisé n'est pas impossible, mais elle est beaucoup plus faible. ”

tacher du milieu social dans lequel on est enfermé, puis de se rattacher à un nouveau milieu. Ce processus est long et implique un accompagnement important qui est souvent dispensé par des bénévoles issus d'associations ou par

des travailleurs sociaux, qui vont ainsi permettre l'accès à une meilleure situation. Mais, sans aide extérieure, il est très difficile d'envisager de pouvoir sortir totalement de ces milieux sociaux stigmatisés et stigmatisants.

Franky : Pourquoi les relations amoureuses semblent aujourd'hui plus fragiles qu'avant ? Hausse des séparations, nombre important de célibataires... Par ailleurs, faire des rencontres amoureuses semble plus compliqué aujourd'hui, en tout cas, c'est ce que je ressens... Il y a une transformation des modes de rencontre, avec le passage obligé par Internet notamment.

Est-ce que ces évolutions ont des effets sur le lien amoureux, sa durée et sa solidité, notamment face aux « accidents de la vie » ?

Serge Paugam : Il est difficile de comparer. Cela dit, il est vrai qu'aujourd'hui sortir d'une relation amoureuse ou conjugale est effectivement plus aisé. De fait, les normes sociales sont moins culpabilisantes qu'elles ne l'étaient autrefois. Assumer de divorcer et de se séparer est plus facile, nos sociétés étant devenues plus tolérantes. Ainsi, lorsque les couples font l'expérience d'une relation éteinte ou oppressante, la plupart d'entre eux préfèrent y échapper. Il faut souligner que c'est alors un gain en termes de liberté personnelle. Mais cela a des effets sur la durabilité des relations. En outre, on attend aujourd'hui beaucoup plus d'une relation amoureuse : il faut la vivre de façon intense, en étant capable d'échanger dans la durée protection et reconnaissance. Or, on observe que c'est difficile de l'envisager tout au long de la vie. Je suis impressionné par le constat que, parmi la jeune génération, beaucoup commencent une relation sachant qu'ils ne la prolongeront pas indéfiniment. La relation amoureuse devient une

“ La relation amoureuse devient une expérience à durée déterminée. ”

expérience à durée déterminée. On ne parie plus sur la possibilité de mener une seule et même relation tout au long de sa vie.

Quant aux rencontres, la mise en contact passe beaucoup par Internet, comme le démontrent de nombreuses études. D'ail-

leurs, ces réseaux permettent des mises en relation fondées également sur la proximité sociale. Je ne porte pas de jugement sur

ce type de rencontres, mais je peux dire en revanche qu'une fois le contact effectué, une personne en situation de pauvreté ne pourra pas plus facilement dissimuler sa situation et aura très peu de chances de plaire, dès lors qu'elle doit mettre en avant qu'elle est au chômage, sans perspectives d'emploi, ou qu'elle vit dans un quartier dégradé...

Franky : Est-ce que la moindre durabilité des relations a des conséquences en termes de protection face à la pauvreté ?

Serge Paugam : Dans la société en général, le risque de séparation est plus fort. Les jeunes générations s'inscrivent d'emblée souvent dans des relations amoureuses qu'elles savent temporaires. Or, pour les personnes en situation de pauvreté, la relation conjugale peut être envisagée comme une recherche de stabilité. Dans la mesure où, dans la société, il y a désormais une attente d'expériences plus temporaires et diverses, la probabilité de trouver une relation stable dans la durée est affectée. Donc, oui, il y a effectivement un risque de moindre protection et de moindre solidarité dans la relation amoureuse. ■

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



« Nous, Rêves, nous sommes »

Un projet d'Oleñka Carrasco est proposé par « Toit et joie – Poste Habitat » et l'association Aurore.

Photos : Mathieu Génon

Nous, rêves, nous sommes » est un projet artistique collectif né à La Garenne-Colombes (92) de la rencontre entre le bailleur social « Toit et joie – Poste Habitat », la pension de famille de la Maison Hestia gérée par l'association Aurore et l'artiste pluridisciplinaire Oleñka Carrasco. De septembre 2023 à juin 2024, les participantes et participants, résidents de la pension de famille¹ et usagers de la médiathèque de la ville, ont assisté à quatorze ateliers, à raison de deux par mois. Des séances de trois heures durant lesquelles chacun a expérimenté différents gestes artistiques, en particulier le dessin et l'écriture automatiques. « *Le geste automatique, à réaliser en un temps donné à partir par exemple d'une image ou d'une musique, permet une approche décomplexée de l'acte artistique* », explique Oleñka Carrasco.

Tous les participants ont revêtu pour le projet une nouvelle identité. Incarnant un élément ou un animal, ils se sont prêtés aux exercices de création et d'imagination proposés successivement par l'artiste : élaborer son nouveau « passeport » ; écrire et dessiner autour des constellations ; nourrir un « carnet de rêves », un sujet qui a permis de toucher à l'intime, voire à des expériences traumatiques, compte tenu des parcours de vie des participants.

Les créations (principalement réalisées au feutre blanc sur papier noir, et trouvant potentiellement leur place dans des boîtes individuelles) sont issues des temps collectifs et de travaux personnels. Il a ainsi été proposé aux participants de décrire en dessin ou en texte, chaque jour pendant sept jours, les rêves qui avaient émaillé leur nuit. S'ils n'avaient pas rêvé, ou s'ils ne se souvenaient pas de leurs chimères, ils devaient représenter un puits.

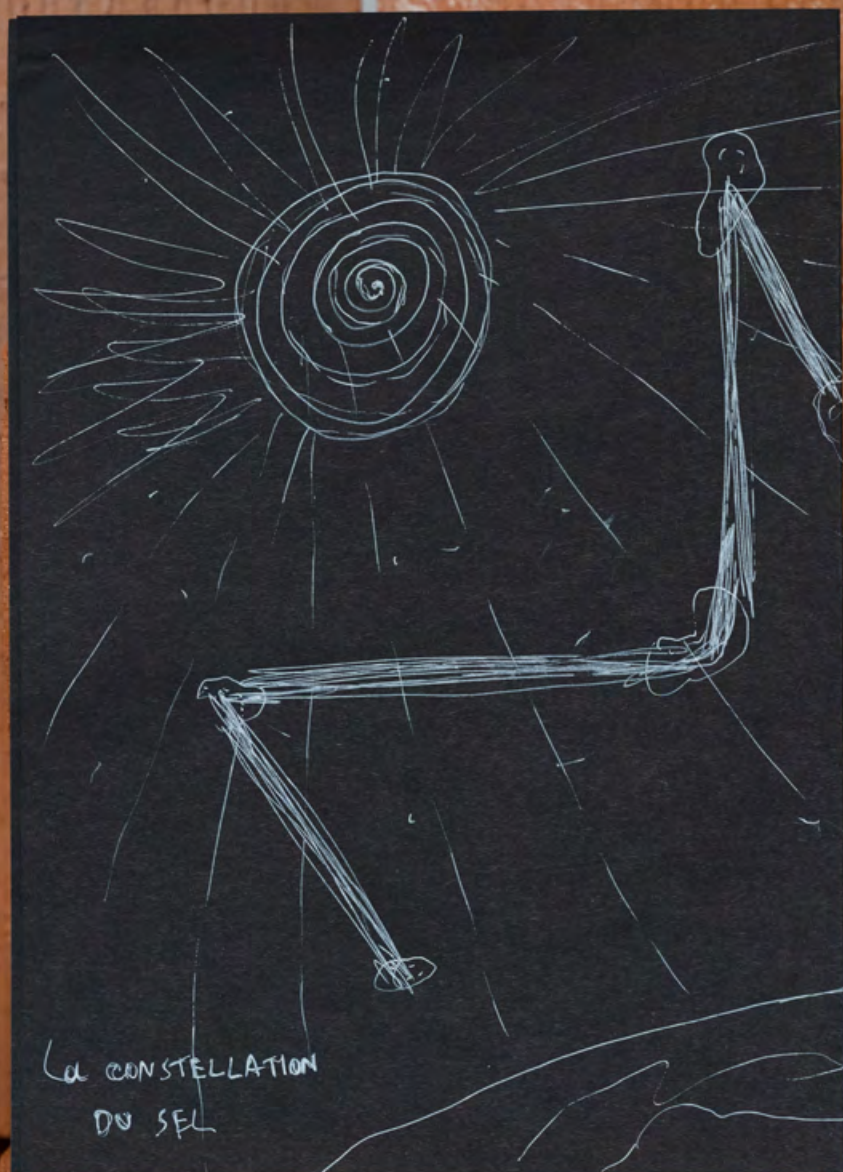
Pour apaiser leurs rêves ou simplement leur permettre de rêver à nouveau, l'artiste, suivant une tradition sud-américaine, a confié à chaque participant un jeu de minipoupées appelées « poupées tracas », auxquelles on peut confier sa journée avant de s'endormir.

À l'occasion de ce projet artistique, des liens – « *plus forts qu'espérés* », se réjouit Oleñka Carrasco – se sont créés entre les participants de la pension de famille et les « extérieurs » à la maison : des publics différents qui ne se croisent pour ainsi dire jamais sur ce territoire des Hauts-de-Seine. Le décès, en cours de projet, d'un des participants – le Soleil – a particulièrement marqué le groupe et des créations en portent l'empreinte.

Le projet a fait l'objet d'une exposition dans le cadre de l'édition 2024 du festival avignonnais « C'est pas du luxe ». Les prises de vues destinées à valoriser le projet dans les pages qui suivent ont été effectuées à Paris, dans l'atelier d'Oleñka Carrasco.

Les participants au projet : l'Air, le Coquelicot, le Feu, le Lapin, la Mer, la Neige, le Pangolin, l'Étoile, la Pluie, la Rose, le Soleil, la Tempête, la Terre, le Vent mais aussi le Papillon, la Lune, le Sable, la Chaleur, la Lionne et le Caméléon. ■

1 La pension de famille accueille des profils variés (personnes en situation de handicap, personnes vieillissantes, personnes avec un parcours de rue, personnes suivies au centre médico-psychologique), avec un minimum de ressources et souffrant d'un isolement affectif ou social.







Aujourd'hui la Rose est sortie
de la Terra pour aller vers
Vénus et le Soleil. puis elle en
a profité pour aller faire une
visite à la Lune. Ensuite
pour une remise en forme
elle est allée faire un do'tour
vers Pluton

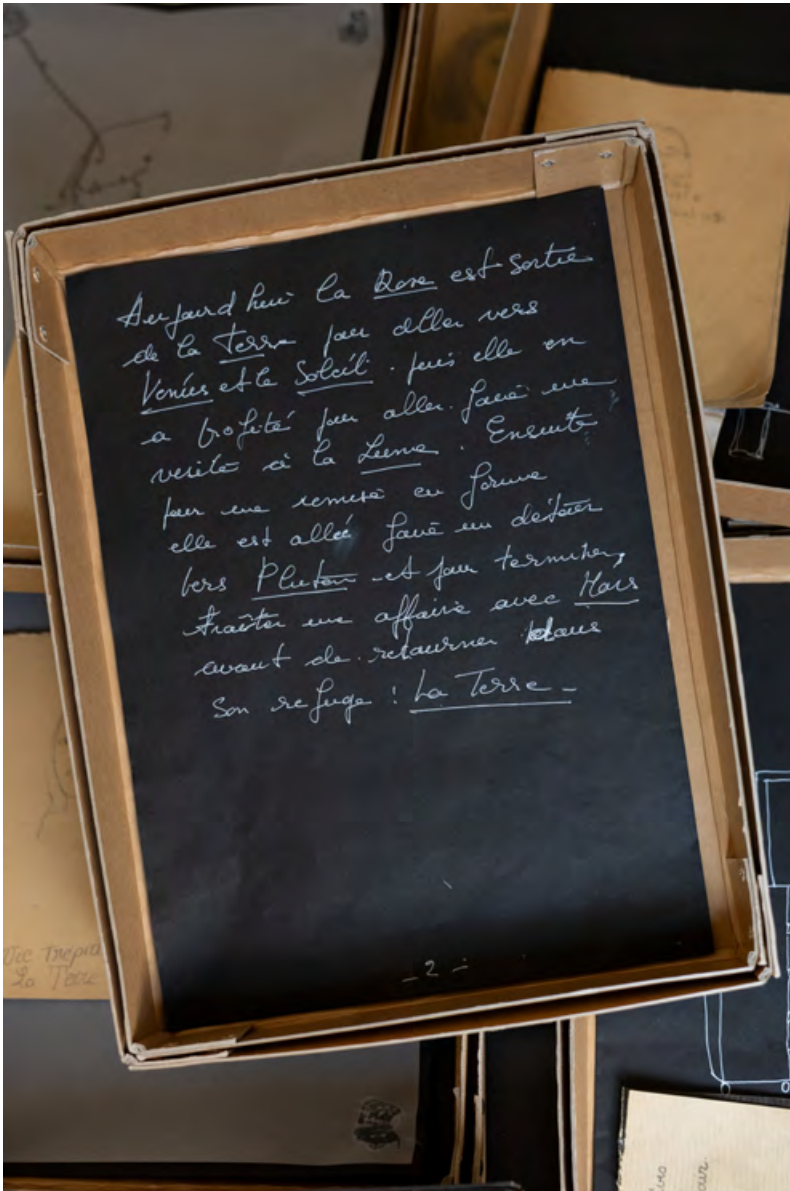
LE COQUELICOT
OFFRE
UN RÊVE
À LA ROSE

La Vie
Trépidante
de
La Rose...

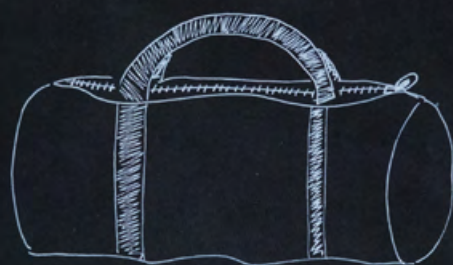


LA VIE TRÉ
DU COQUELICOT

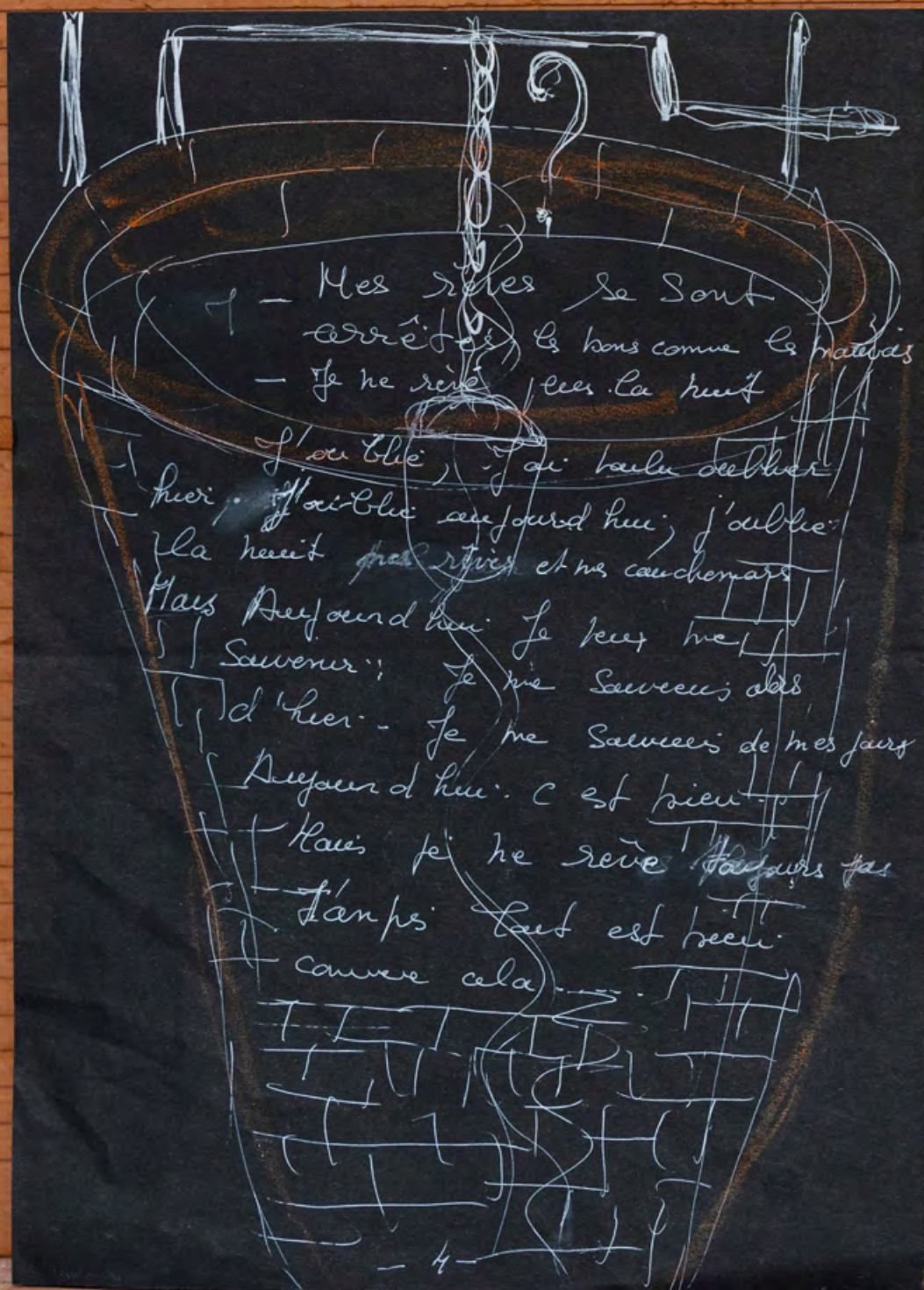
LE RÊVE
DU
COQUELICOT







La valise de la neige



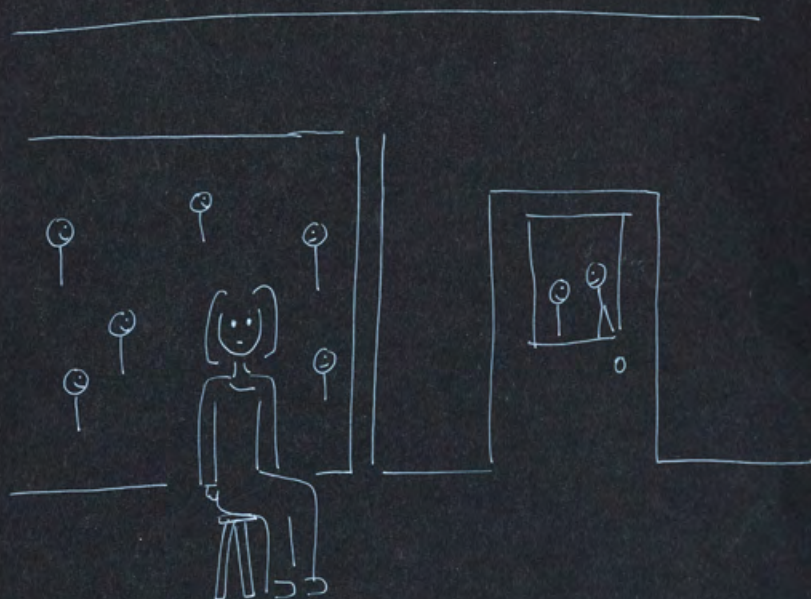


SAMEDI 1^{er} juin

J'ai REVER: que j'avais
GAGNÉ A LEUR MICHON
et que c'était le PLUS BEAU
jour de MA VIE

3 juin

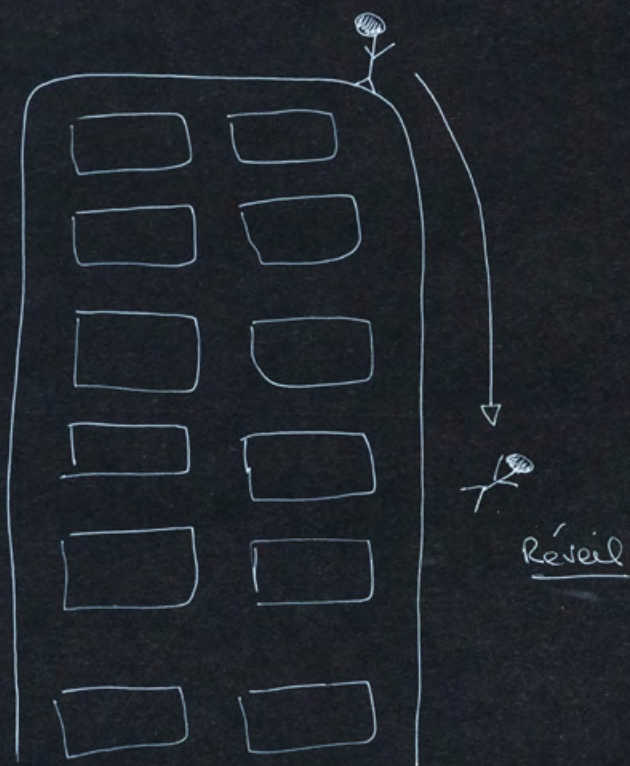
9h00



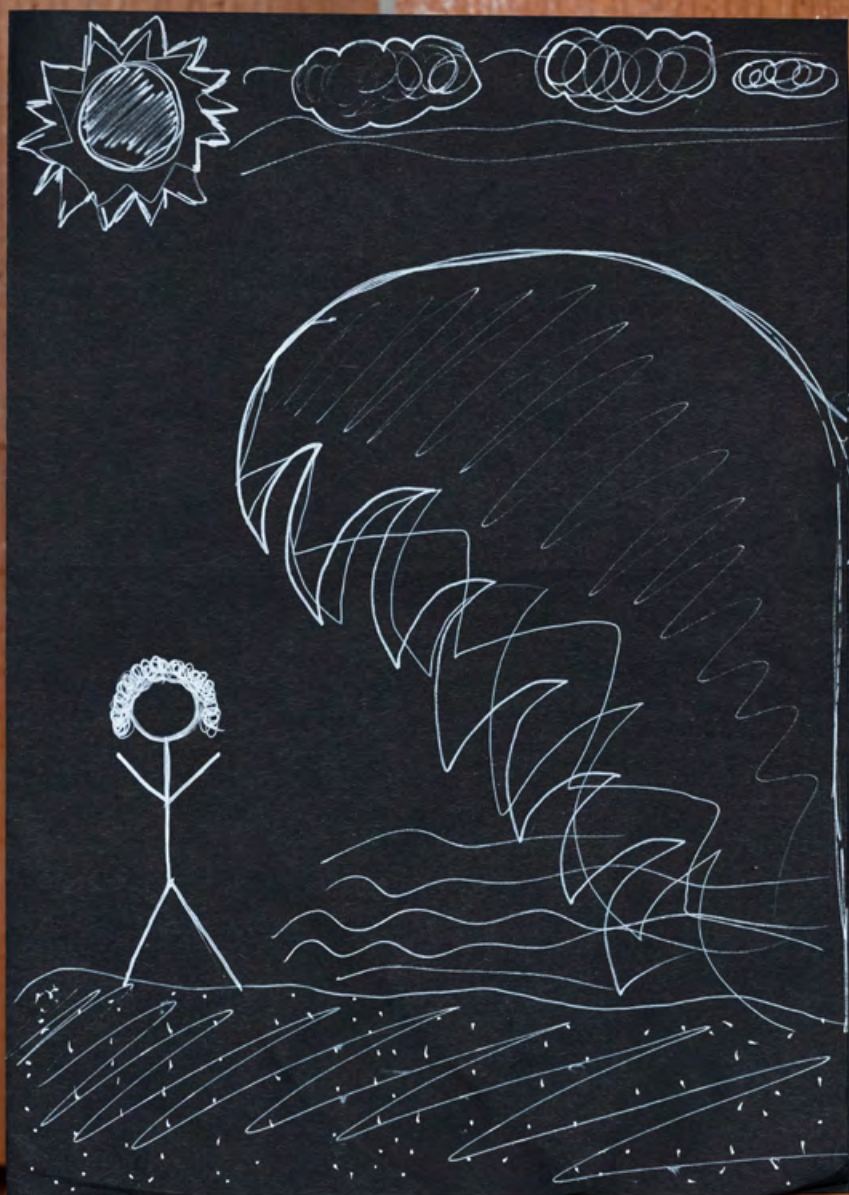
BQ 1 RGE 030724



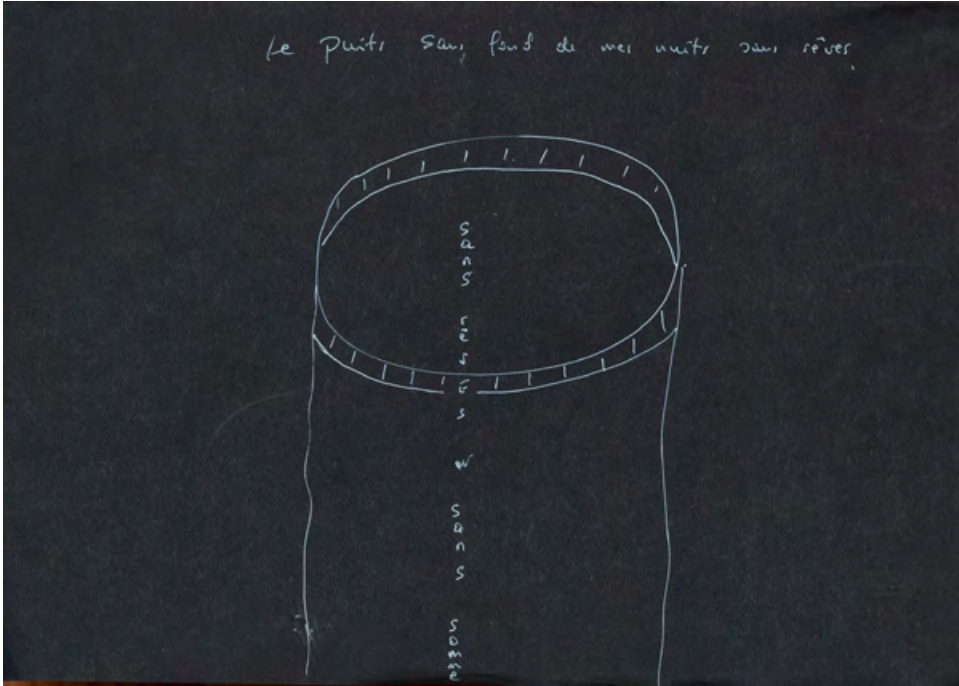




BQ 1 BCE 030724



BQ 1 RSE 030724

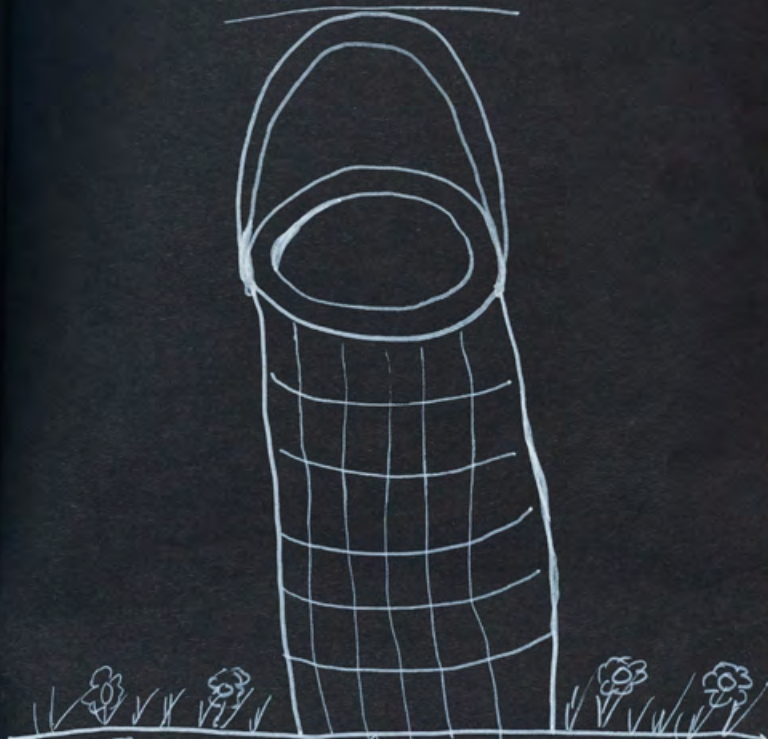






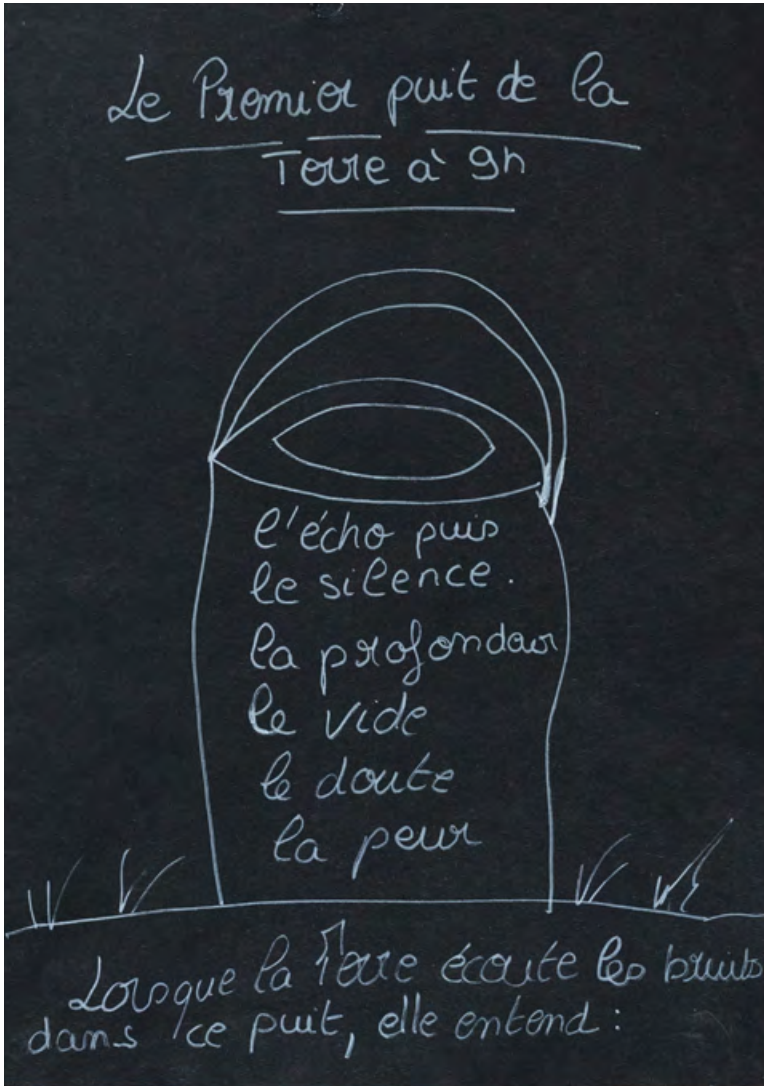


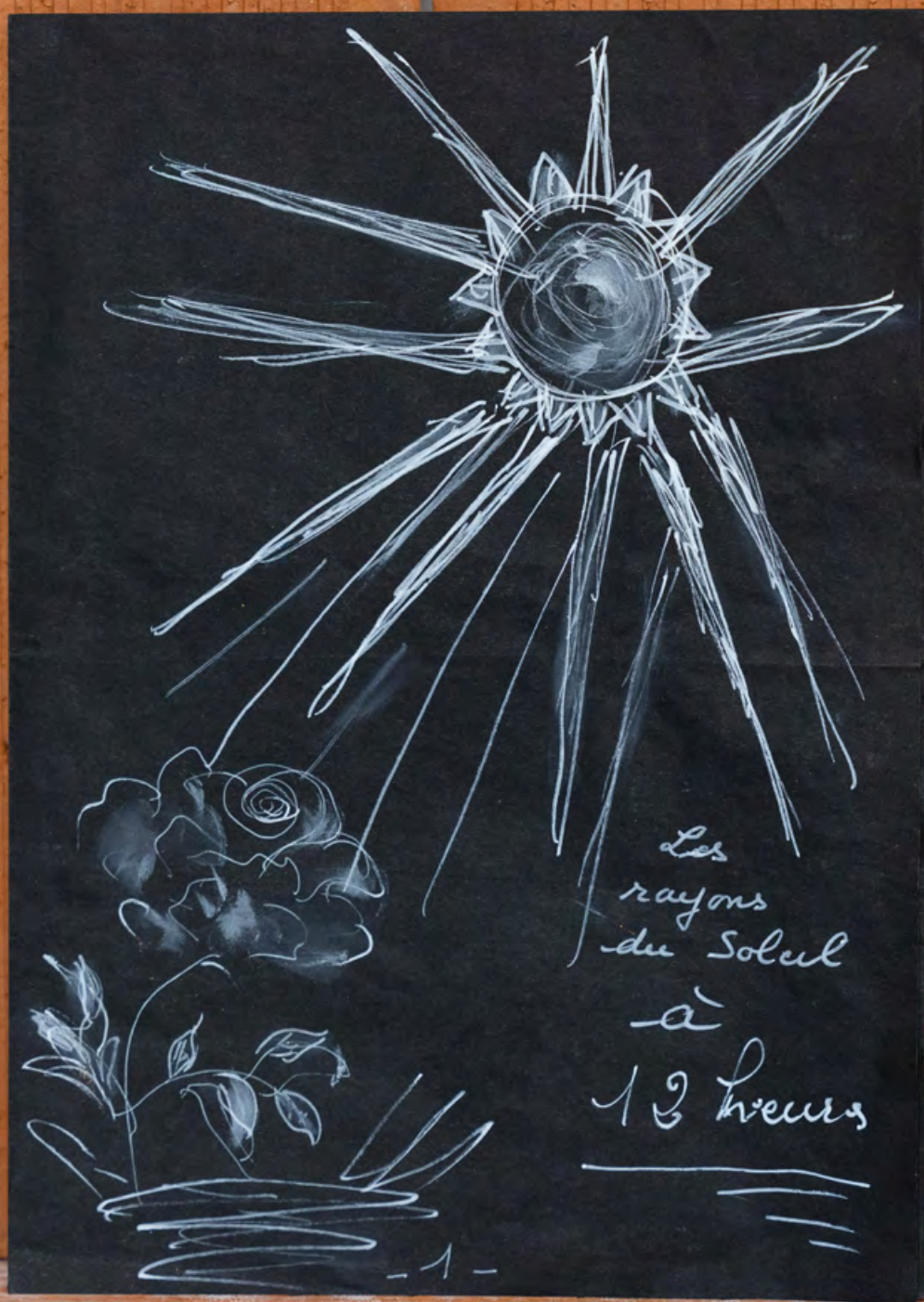
Le second puit de la Terre :



La Terre reçoit l'eau de ce puit pro-
fond. Des gouttes de pluie viennent en hau-
ter la surface. Si la Terre s'abreuve grâ-
ce au puit, c'est aussi l'immensité et la
solitude.

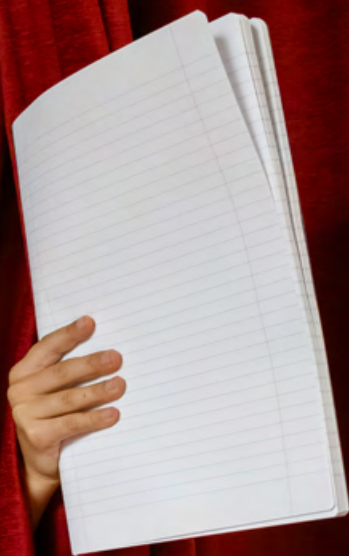
BO 1 BCE 030724







Comment naît une action collective? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



Avec les Mange-Cafard, « on naît et on est »

Depuis vingt-cinq ans, la troupe de théâtre des Mange-Cafard crée, monte et joue ses pièces à Grenoble où elle est installée, puis en tournée au gré des occasions. Au fil des années et des créations, ses membres – comédiens amateurs qui ont en commun l'expérience de la fragilité – s'y succèdent. Mais l'aventure collective reste inchangée : thérapeutique, transformatrice et unique en son genre. Pour *L'Apostrophe*, Cyril et Clarisse sont allés à la rencontre des Mange-Cafard, dans leur édition de 2025.

Grenoble, lundi 24 mars 2025, 14 h 30. Face à une scène imaginaire, nous nous installons sur deux chaises, dans la grande salle aux murs peints en rouge qui porte opportunément le nom de « Salle rouge ». Mise à disposition de collectifs, d'associations et d'habitants, cette salle polyvalente est située dans l'enceinte de l'ancienne usine de chocolats Cémoi, réhabilitée en « Hôtel d'activités et d'ateliers ». Les lundis après-midi, elle est occupée par la troupe de théâtre des Mange-Cafard. Ce lundi-là, son fondateur et metteur en scène Laurent Poncet et les membres actuels de la troupe nous invitent à l'une de leurs répétitions. Depuis le lever du jour, un ciel chargé masque en partie le mont Néron qui surplombe la ville de sa silhouette menaçante. Mais l'atmosphère se réchauffe vite au contact du groupe des Mange-Cafard, qui se veut un « antidote aux idées sombres ».

Devant nous, modeste public du jour, quatre acteurs se tiennent prêts à se donner la réplique : Ceniza (seule femme de la troupe actuelle), Olivier, Salim et Jérôme. Fred, puis le jeune Nicolas et Guillaume, un nouveau venu pour remplacer Gabi, doivent arriver un peu plus tard. « On peut répéter le début, jusqu'à l'arrivée de Fred. Puis, dans la scène 2, je remplacerai Fred. Et on peut

aussi faire le début de la scène 5. » Grand gars aux yeux bleu clair, à la tignasse en bataille et au ton enjoué, Laurent annonce le programme des trois heures à venir. La pièce, écrite de sa main avec et pour la troupe des Mange-Cafard, se nomme *Y a-t-il un train pour Marseille ?* Elle se joue en six scènes, par sept acteurs (voir le propos p. 93).

Olivier et Salim se sont lancés. Sans costumes, sans accessoires, sans lumières, ni sonorisation. Leur dernière représentation en public – et quel public : quatre cents collégiens aux Sables-d'Olonne ! – a eu lieu deux semaines plus tôt. Chacun doit se remettre les mots en bouche, retrouver placements et postures. Après la première scène, Laurent interrompt les acteurs : « Vous avez un peu expédié quelques trucs... C'est le tour de chauffe, c'est normal. » À Olivier, qui tient le rôle de Léon : « Joue tous les états d'émotion. Là, tu as surtout donné le texte. Porte bien chacune de tes phrases, avec les nuances que tu veux y apporter. » À Jérôme, dans le rôle du vigile : « C'était bien porté, bien articulé, ne change rien ! »

Laurent est attentif aux moindres détails : au texte bien sûr, mais aussi au ton, au rythme, au mouvement, aux intentions de

jeu. « Quand on joue la pièce en représentation, elle fait cinquante minutes mais, en répétition, Laurent nous arrête sans cesse, elle dure 2 heures 30 ! », taquine Fred, qui a rejoint la répétition. Vis-à-vis de cette troupe amatrice, « l'exigence est professionnelle », aime à rappeler Laurent, mais la bienveillance et le sourire sont de mise. Au fil de l'après-midi, les textes reviennent en mémoire, les voix s'affirment, les répliques s'enchaînent avec plus de précision. La pièce prend corps sous nos yeux, tandis que les comédiens amateurs révèlent des personnalités singulières : Salim avec sa voix chaude et son ton blagueur montre une grande facilité à jouer ; Olivier, nerveux, tendu, concentré, presque fébrile, fait preuve d'une solidité étonnante ; Fred, tout en énergie, débarque en jurant sur scène, plein de rage mais aussi d'une joie manifeste à jouer ; Ceniza, campée, assène ses répliques sans ciller, dans la finesse et la mesure, tel le « pilier » de la troupe qu'elle incarne.

“ On prend un verre ensemble. Et là, ils me lancent : "On aimerait faire du théâtre." ”

« Dès l'origine, ça part du groupe »

Quelques heures plus tôt, Laurent puis Ceniza, Salim, Fred et Olivier nous ont accueillis à deux pas de la « Salle rouge », au local Solexine, une association « amie » de la troupe qui propose diverses activités artistiques et culturelles à un public en difficulté. Une fois le chauffage allumé, assis autour d'une table ronde avec un café, chacun met des mots sur l'aventure des Mange-Cafard, cette « troupe hors norme » (pour reprendre la formule de Laurent) qui, en vingt-cinq ans, s'est fait un nom dans le monde du théâtre amateur, dans la région grenobloise et au-delà.

« Dès l'origine, ça part du groupe », souligne Laurent au moment d'en retracer la genèse. « À

cette époque, je ne vis pas encore du théâtre, raconte-t-il. Je suis prof de mathématiques à HEC, à Genève. J'avais écrit une pièce, Paris perdu, à partir de rencontres avec des gars de la rue, le temps d'un séjour à Paris. Pour moi, c'était une évidence : le théâtre devait

répondre à une urgence, une nécessité. De retour à Grenoble où je vis, j'invite des associations à venir voir la pièce que j'ai montée. Un groupe du Secours Catholique est là, qui me dit qu'ils ont beaucoup aimé. On prend

un verre ensemble. Et là, ils me lancent : "On aimerait faire du théâtre" et me demandent si je suis intéressé pour les aider. C'était une idée jetée en l'air, ça aurait pu en rester là. Mais quelque temps après, j'appelle le standard du Secours Catholique pour reprendre contact avec le groupe. J'y vais, j'en retrouve certains croisés lors de la représentation, je rencontre une animatrice, on fait connaissance. Lors de cet atelier, des improvisations sont lancées. L'animatrice me demande si je pense qu'on peut faire quelque chose. Je lui réponds : "Non, on ne peut pas, on DOIT faire quelque chose." »

Quelques semaines plus tard, la collaboration entre Laurent et le groupe du Secours Catholique est lancée. Elle trouve bientôt son cadre contractuel. Laurent, entretemps, a fait le saut dans le vide : il a quitté son emploi confortable en Suisse pour embrasser pleinement sa vocation d'auteur et metteur en scène qui n'attendait qu'un déclic – celui du sens – pour s'affirmer. C'est décidé : il se consacrera au travail théâtral avec les plus fragiles. Il monte avec le groupe une première pièce : *Éclats de vie*. On est en 1997. « Fred en faisait déjà partie et puis Sylvia, notre "reine", qui est décédée en septembre dernier. » Après ça, le décollage est « fulgurant ».

LE PROPOS

Léon arrive dans une gare inconnue. Il n'a qu'une idée en tête : prendre un train pour Marseille. Mais les trains ne s'arrêtent pas dans cette gare désaffectée, ils ne font que passer. Léon interpelle chacun des personnages présents. Certains se résignent à cette vie car ils ont quand même à manger. D'autres ne l'acceptent pas, ils veulent sortir de là, prendre tous les risques, franchir la ligne blanche qui les empêche de s'approcher trop près des voies, se mettre en danger pour vivre autre chose, pour construire sa vie, bouger...

SCÈNE 1 (EXTRAIT)

*La nuit. Un hangar avec une ampoule éteinte qui pend du plafond, côté jardin. Des cages et des pneus sont dispersés au fond. Une longue ligne blanche couvre le sol sur toute l'ouverture de l'avant-scène.
Léon, Gabio et Stanislas. Stanislas est inerte sur une chaise.*

LÉON. – Y a plus de rue, y a plus rien !

GABIO. – Faut faire le tour.

LÉON. – Mais ça fait cent fois que je fais le tour !

GABIO. – À force de persévérer, on finit toujours par y arriver.

LÉON. – Non, c'est pas drôle là, vous commencez à me stresser.

GABIO. – Moi aussi, je suis stressé !

LÉON. – J'ai un rendez-vous là ! Je croyais qu'on m'y amenait et, en fait, on m'a déposé là et c'était la fin du voyage. Il y a des rails mais il n'y a rien, y a personne, à part vous [*montrant Stanislas*] et lui là. En plus, vous ne m'écoutez pas. Comment je fais pour être renseigné ? Comment je fais pour partir d'ici maintenant ? Oh, mais dites-moi à la fin !

GABIO. – Mais j'en sais rien !

LÉON. – Mais vous ne savez rien, vous ne servez à rien !

GABIO. – Oui, je sers à rien.

LÉON. – J'ai un rendez-vous très important et je ne peux pas le louper, vous comprenez ça ?

GABIO. – Dans quatre minutes, je sors mon sandwich.

LÉON. – Ah... Tiens, vous n'auriez pas un petit bout pour moi ? »»

»» GABIO. – Non, j'ai rien.

LÉON. – Parce que je commence aussi à avoir faim, ça fait longtemps que...

GABIO. – Vous n'avez qu'à travailler, comme tout le monde.

LÉON. – Mais je travaille ! Enfin, je cherche, j'avais justement un rendez-vous...

GABIO. – Dans 3 minutes et 50 secondes, je sors mon sandwich.

LÉON. – Mais vous vous fichez de moi en plus !

GABIO. – Oui.

LÉON. – Et il le reconnaît, c'est qui ce type ? [À Stanislas] Monsieur, Monsieur. On est dans le trou du cul du monde-là, et l'autre qui dort là, j'arrive même pas à le réveiller. Depuis tout à l'heure, je n'arrive pas à le réveiller. Il doit être mort. Monsieur ? Ouais, il est mort. Il est mort. Un mort, il manquait plus que ça. Vous êtes mort monsieur ? Monsieur ? Eh bien oui, il est mort. [À Gabio] Vous savez s'il est mort ou pas ?

GABIO. – J'en sais rien et je m'en fous.

LÉON. – Je suis sûr que c'est vous qui l'avez tué, ça ne m'étonnerait pas !

GABIO. – Il fait semblant de dormir.

LÉON. – Vous l'avez tué ?

GABIO. – C'est un rusé, je le connais.

LÉON. – Mais si vous l'avez tué, vous allez certainement vouloir me tuer ? Mais répondez-moi à la fin, vous me faites peur avec ce silence-là !

GABIO [à Stanislas] – Il faut lui chanter une petite chanson, une toute petite chanson. Il aime bien. C'est un être sensible. Tu veux que je te chante une petite chanson ?

LÉON. – Je n'ai qu'une personne à qui parler, et c'est à un mort qu'elle parle. Il est mort je vous dis, je vous dis qu'il est mort ! Non, c'est bon là, je m'en vais, je ne peux pas rester là.

Léon regarde partout, tourne, cherche.

GABIO. – Si j'étais vous, je m'assiérais et je dormirais.

LÉON. – Non mais, ça va pas ? Moi je veux sortir d'ici !

GABIO. – Moi c'était juste pour vous aider que je disais ça.

Après avoir hésité, Léon prend une chaise.

GABIO. – Voilà, c'est bien. Vous n'avez rien d'autre à faire de toute façon. Avec un peu de chance, vous allez vous endormir. Vous semblez épuisé. ■

« Comme si tout s'alignait, raconte Laurent, le regard encore allumé de la flamme des débuts. Nous avons été programmés à la Maison de la culture de Grenoble, dans le cadre d'un festival de spectacles non professionnels, et repérés à cette occasion par des gens de la Villette, à Paris. Ils ont adoré et nous avons été programmés un an plus tard là-bas. À ce moment-là, la Drac [Direction régionale des affaires culturelles] s'est intéressée à nous. Et hop, financements de la Drac ! » Laurent se souvient encore de ce premier voyage à la capitale : « On avait perdu la trace de Mickaël, un membre de la troupe qui vivait à la rue. On le re-
trouve finalement grâce au Secours Catholique de Clermont-Ferrand. On l'attend au train, à Paris. Je vois arriver un type avec un chien : c'était lui. On débarque au théâtre de la Villette avec le clébard ! À l'hôtel, ils n'acceptent pas l'animal. Mickaël a donc dormi avec son chien au théâtre. »

Laurent sourit : « C'est tout ça les Mange-Cafard. Depuis, on en est à huit créations théâtrales et un long métrage sorti en salles, qui a reçu un TTT dans Télérama. » Dans le récit de Laurent affleure toute la fierté qu'il éprouve à hisser en haut de l'affiche une telle troupe : « Aujourd'hui, à Grenoble, nous sommes la seule compagnie en résidence dans les théâtres de la Ville dont les acteurs sont non professionnels. La légitimité artistique acquise nous permet d'occuper des espaces qu'occupent des troupes professionnelles. Et quand on joue, c'est plein. On a imposé un nom, un style, une manière de travailler. »

« À partir de ce que chacun est »

Une manière de travailler et de créer collective, à partir d'improvisations. Il s'agit d'em-

blée pour Laurent de « construire avec les membres de la troupe, et d'écrire à partir de ce que chacun est, et de ce que chacun a à dire sur le monde ». Il détaille : « Au départ, on se demande : de quoi a-t-on envie de parler ? Souvent, il n'y a pas de grande idée [à ses côtés, Ceniza opine du chef], car ce n'est pas intellectuel. On part dans tous les sens. Je propose des situations de jeux, on essaie. Dans Y a-t-il un train pour Marseille ?, je propose la situation suivante : on est dans une gare, les trains passent sans s'arrêter. Je demande à Olivier d'arriver sur le quai. Il n'a pas envie de rester là. On lance deux fois cette impro ; la deuxième fois, un "truc" démarre. J'enregistre. Des répliques sortent, plein de choses croustillantes. On a la pièce ! Ensuite, à partir de cette matière diffuse et multiple, il faut développer. À un moment

donné, ça tourne court. On lance alors une nouvelle impro. Un truc géant se produit : je donne la réplique et j'incite Ceniza à parler, et elle sort quasiment son monologue (voir p.98). J'avais l'enregistreur devant sa bouche pour capter ça. »

Après ces improvisations initiales, plusieurs semaines s'écoulent. Laurent est pris sur d'autres projets avec la compagnie professionnelle Ophelia Théâtre qu'il a fondée et qui « abrite » les Mange-Cafard. « Quand je revois le groupe en janvier, se souvient-il, nous sommes programmés en juin. Il nous reste donc cinq mois pour écrire, apprendre et répéter la pièce. » Salim confirme : « Je répétais : "On n'y arrivera pas !" Laurent nous donnait le texte scène par scène, j'avais l'impression que ça ne finirait jamais. Je m'étonne moi-même ! »

“ La légitimité artistique acquise nous permet d'occuper des espaces qu'occupent des troupes professionnelles. ”





SCÈNE 4 (EXTRAIT)

JULIE. – Ouais, je pleure ouais, parce que je me rends compte que ma vie, c'est pas ça, et que toi t'as eu un accident et que c'est pour ça que t'es là. T'as pas eu ce que tu voulais de ta vie. Moi je n'ai pas eu un accident, je sais que j'ai eu ma vie et ma vie c'est pas ce que je voulais non plus, alors j'en pleure... J'en pleure, parce que je suis fatiguée, parce que je suis crevée, voilà pourquoi je pleure. Une vie de merde, sur un train de merde, voilà pourquoi je pleure. Mais j'ai envie de continuer malgré tout, d'aller plus loin, et puis on verra bien où ça nous mène, on verra bien, voilà, c'est tout, c'est tout ce que j'avais à dire. On va continuer malgré tout, parce que faut bien, parce que continuer, c'est la vie et que, si on s'arrête, on meurt et, si on meurt... on n'aura rien fait de nos vies. Alors faut continuer, faut continuer à se battre parce qu'on y croit, parce qu'on est plus fort que ça, faut continuer malgré tout.

Allez les mecs, on se reprend, on y va maintenant. Finis les larmoiements, on y va, allez ! Allez bordel de merde, bougez-vous le cul, bougez-vous le cul, allez ! Bordel de merde, allez, bougez-vous le cul, merde, dites quelque chose ! ■

Une fois la pièce écrite, les répétitions commencent puis, les quinze jours précédant la représentation, la résidence au théâtre Prémol de Grenoble commence : « Là on se voit tous les jours, on met la gomme et ça prend corps », se rappelle Laurent. La pièce est jouée deux soirs de suite au théâtre Prémol ; puis sur la scène du festival « C'est pas du luxe », en septembre à Avignon ; au Fita (Festival international de théâtre action) en novembre ; aux Sables-d'Olonne en avril et d'autres dates de tournée sont prévues quand nous les rencontrons.

Les membres de la troupe s'engagent à aller au bout de la phase de création de la pièce, ou jusqu'au bout de la tournée, qui peut durer jusqu'à trois ans. Laurent mentionne ainsi Gabi, qui a largement inspiré le personnage de Gabio dans la pièce. « Gabi a vécu beaucoup de souffrances, il est mangé par ses tocs, peut difficilement sortir de chez lui, être à l'heure à un rendez-vous... Pour lui, la tournée était impossible. Alors, on trouve quelqu'un pour le remplacer. » Ce sera donc Guillaume, que l'on aperçoit l'après-midi pour sa première répétition. « S'il accroche, peut-être qu'il continuera avec nous sur la prochaine pièce. »

Salim : « L'essentiel, c'est le parfum qui sort de la pièce »

Après Laurent, Salim, 54 ans, est le premier comédien à nous raconter son histoire avec les Mange-Cafard. « J'ai démarré le théâtre avec l'association Solexine, commence-t-il. Ensuite, on m'a conseillé d'aller travailler avec Marie Despeyssières, d'Ophelia Théâtre [la compagnie fondée par Laurent Poncelet]. J'ai participé à une création avec elle mais,

l'année suivante, je n'étais pas bien, ma copine m'avait quitté, je m'engueulais avec tout le monde... Marie m'a alors parlé des Mange-Cafard. Quand je les ai rejoints, ils étaient en train de répéter Quartier d'hiver. J'ai commencé comme ça, c'était en 2011. Avant, je me faisais une idée du théâtre... Je pensais qu'on était des stars ! Dès qu'on me faisait une critique, je le prenais mal. Aujourd'hui, pour moi, c'est un loisir. Je me régale sur scène. Quand je connais mon texte, c'est un bonheur.

Répète' après répète', je me sens mieux. C'est une thérapie. Dans la vie, je suis seul. Ma famille ne veut plus me voir, je n'ai pas beaucoup d'amis. Quand on est sur scène, on est regardé, on est vu. »

Salim revient sur le processus de création mis en place par Laurent : « L'impro n'est pas obligée d'être logique, Laurent prend ce qui l'intéresse. Quand, dans la pièce, je dis "une montagne d'argent" et que je vends des sandwiches, c'est parce que, dans la vie, j'aime bien l'argent et que je demande souvent qu'on m'en prête... » Il rit. Fred intervient : « L'impro, ça fait ressortir ce que sont les personnes. » Salim reprend : « Peu importe ce qu'on joue. L'essentiel, c'est le parfum qui sort de la pièce. Une sorte d'atmosphère qui se dégage. Bien dire son texte ou le sujet, ce n'est pas l'essentiel. » Puis il s'assombrit : « J'ai un dossier de surendettement en cours, à cause de mon addiction au jeu. Et ça m'arrive de faire la manche. La dernière fois que j'ai travaillé, c'était y a trente ans. Je suis sous curatelle, je perçois l'allocation adulte handicapé. Pour moi, je suis un pauvre type... Je le dis dans la scène 4 : à force qu'on nous mette des barrières dans la vie, on finit par croire qu'on est capable de

“ Ma famille ne veut plus me voir, je n'ai pas beaucoup d'amis. Quand on est sur scène on est regardé, on est vu. ”

rien. » Fred prolonge la pensée de Salim, en écho à la pièce : « On est résignés parce qu'on ne sait pas : est-ce que plus loin, ailleurs, c'est mieux ? On ne sait pas... » Salim retrouve finalement son sourire : « Heureusement que j'ai rencontré Laurent. »

Ceniza : « Face à une perspective funeste, le théâtre, c'est la vie »

Ceniza, 53 ans, prend la parole à son tour. Elle confie avoir « toujours été attirée par le théâtre et le cinéma » : « J'étais éducatrice spécialisée auprès d'adultes handicapés mentaux, d'enfants et d'ados en foyers, et aussi en hôpital psychiatrique.

Ça m'a épuisé. Je n'en pouvais plus. En 2006, je suis venue à Grenoble pour me rapprocher de ma famille. Ça n'a pas été une très bonne idée pour le rapprochement familial, mais j'ai pu faire du théâtre. C'est l'ANPE

[ancien nom de France Travail] qui m'a dirigée vers Marie Despessailles, dans le cadre d'un atelier pour retrouver confiance en soi. J'ai passé deux ans avec elle, puis un an avec Solexine. Mais, dans les deux cas, il n'y avait pas de tournée derrière. Je trouvais cela dommage, vu le travail fourni. À cette époque, je me battais contre un cancer. Ça a été difficile. Ensuite, j'ai connu un flottement d'un an et demi. Puis j'ai rencontré Salim, à Solexine, qui m'a parlé des Mange-Cafard. Je suis allée les voir en spectacle. J'ai trouvé ça génial, ce que le metteur en scène arrivait à faire avec les comédiens, malgré leurs difficultés. »

Ceniza en est à sa troisième pièce avec les Mange-Cafard. « Le théâtre permet de rompre avec la monotonie de la vie. C'est aussi un moyen de se faire entendre, de dire des choses. Lesquelles ? Qu'on n'a pas une vie

facile, mais qu'on continue à aller de l'avant, qu'on ne se résigne pas. Pendant mon cancer, ça me donnait un but à atteindre. Dans une telle situation, il faut se dépasser. Et le théâtre, face à une perspective funeste, c'est la vie. » Ceniza a une autre formule choc pour dire l'importance de la scène pour elle : « Avec le théâtre, on existe vraiment. On naît et on est. » « Whaou ! », s'exclame Fred en riant. Lui est arrivé au démarrage des Mange-Cafard, il avait alors la vingtaine. « Au début, je ne parlais pas du tout dans la vie. C'était dû à un handicap datant d'un accident de voiture, quatre ans auparavant. Je ne parlais

plus. Dans la première pièce, je disais une seule phrase et je stressais deux semaines avant, et encore deux semaines après. C'était la peur du jugement des gens. Ma peur bleue, et pas seulement au théâtre.

Dans la vie aussi. Au

travail [reconnu travailleur handicapé, il a été employé aux espaces verts durant quinze ans], on m'a considéré comme un "boulet", j'ai été exclu, marginalisé, harcelé. Pour que les gens m'entendent, il a fallu que je crie. C'était perçu agressivement. Maintenant, j'arrive à faire mon deuil, si on veut. Je suis résigné. Si les gens ne veulent pas m'écouter, tant pis. Je reste dans ma haine, ma colère intérieure. C'est ce que je dis dans la pièce de théâtre [voir p.101], sauf que, sur scène, tout le monde m'écoute. "Personne me croit, personne m'écoute" : je le dis fort, mais c'est maîtrisé. Ce texte, c'est ce que je vis. J'en suis imprégné. Je sors ce que j'ai en moi. Et ça me fait du bien. Et comme l'a dit Salim, les gens nous écoutent. »

Rôle principal dans la pièce, Olivier, 47 ans, blouson en cuir et casquette noirs, se fait dis-

“ Le théâtre permet de rompre avec la monotonie de la vie. ”

SCÈNE 1 (EXTRAIT)

Rico entre en pestant et maugréant.

RICO. – Personne me croit, personne m'écoute, je ne suis que de la merde.

LÉON. – C'est qui lui ?

RICO. – Vous aussi, je le sais, vous le pensez, tous là ! *[En sortant]* Bien sûr, je sers à rien, j'suis qu'un boulet. Toujours pareil, toujours pareil, hein...

STANISLAS. – Oh, il gueule de temps en temps. Ça dépend des jours et des heures, quand il se rend compte qu'il est là. Parfois Arthur intervient, quand ça devient trop long. Mais ça ne dure jamais, vous savez.

RICO. *[entrant et se dirigeant vers Stanislas]* – Moi aussi j'aurais pu faire de grandes choses ! Oui, de grandes choses ! Ça vous en bouche un coin, hein ? Putain... Mais j'ai pas eu le choix...

STANISLAS. – Là, il va nous reparler de l'accident.

RICO. – Si j'avais pu, putain de sa mère... *[À Léon]* Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

LÉON. – Bonjour, Monsieur, je viens d'arriver et...

RICO. – Ta gueule !

STANISLAS. – Faut pas être grossier, hein, Arthur !

LÉON. – Faut sortir d'ici ! Faut sortir d'ici !

RICO. – Mais ta gueule !

LÉON. – On est où là ? Je veux sortir d'ici...

RICO. – Mais tu crois que tu vas sortir d'ici ? T'as pas une thune, c'est ça ?

LÉON. – Et ben...

RICO. – T'as qu'à faire des sudokus, ça va te détendre !

LÉON. – Des quoi ?

RICO. – Des sudokus !

LÉON. – Il faut qu'm'en aille, je dois m'en aller d'ici !

RICO. – Ben pars alors, allez pars ! Dégage !

LÉON. – Mais je ne demande que ça moi !

RICO. – Eh bien, tant mieux !

Rico s'assoit.

SCÈNE 6 (EXTRAIT)

STANISLAS. – Bon, il faut qu'on se barre les amis ! On va se faire repérer là !

RICO. – Mais on va où ?

JULIE. – Ben, à la mer !

RICO. – C'est par où ?

LÉON. – C'est par où, c'est par où, c'est par là !

JULIE. – J'en sais rien moi.

ARTHUR. – Faut demander aux gens !

LÉON. – Mais c'est par là je vous dis, je sais moi. Faut suivre le soleil.

JULIE. – Attends, j'vais demander : *[s'adressant au public]* elle est où la mer ?

STANISLAS. – Vous savez où elle est la mer ?

RICO. – Oui, la mer !

Toutes et tous s'adressent au public pour demander « où est la mer ».
Apparaît Ange.

ANGE. – Vous cherchez quelque chose ?

JULIE. – Eh bien, la mer.

LÉON. – Mais, on s'est déjà vu quelque part, nous !

ANGE. – Non, j'crois pas... Si vous cherchez la mer, c'est par là. Juste là.

LÉON. – Regardez, j'avais raison, il fallait suivre mon instinct : la mer, c'est par là !

JULIE. – Wouah !

STANISLAS. – Putain, c'est comme à la piscine, mais en plus grand !

JULIE. – Ouais, c'est beaucoup plus grand que la piscine là !

ARTHUR. – Y'a rien devant nous, y a personne.

JULIE. – Même pas un immeuble.

LÉON. – C'est l'horizon...

JULIE. – Ouais, c'est le ciel là-haut.

STANISLAS. – C'est comme à la piscine, mais avec le ciel. Qui se jette à l'eau ?

RICO. – Ben, on y va tous !

JULIE. – Oui, on y va tous !

Tous courent en direction de la mer. Reste sur la plage Ange qui les regarde.

cet près de la table. On distingue à peine son regard derrière ses lunettes aux verres épais. « *Je travaillais en intérim dans la restauration collective. C'est aussi mon conseiller emploi qui m'a orienté vers les Mange-Cafard, témoigne-t-il. Il m'a dit que ça me ferait du bien, moi qui adore m'extérioriser... Non, c'est du second degré !* [Il rit] *J'ai suivi deux ans l'atelier de Marie Despes-sailles, puis j'ai continué ma petite vie. C'est Salim qui m'a ensuite présenté les Mange-Cafard. Je n'avais jamais envisagé le théâtre auparavant... Ce qui est bien, c'est que, quand on est en résidence au théâtre Prémol, le cadre est professionnel. On a un régisseur son, des lumières... On a de la chance, ce n'est pas donné à tout le monde. Ça change de la plonge ! Moi, il faut un peu me "pousser", me "tirer" sur scène... Laurent m'a poussé.* » Parce qu'il a vu un potentiel ? « *Ça, je ne sais pas trop, il faudra lui demander...* » Ceniza intervient : « *Olivier ne parlait pas beaucoup au début. Dans la pièce précédente, Les rois de*

“ On a un régisseur son, des lumières... On a de la chance, ce n'est pas donné à tout le monde. ”

la rue, *il était tout du long assis sur scène.* » Désormais, Olivier est debout, et dans toutes les scènes.

Fin d'après-midi à la « Salle rouge », la répétition se termine. Rendez-vous est pris la semaine suivante pour un filage car, trois semaines plus tard, une nouvelle représentation est programmée, dans le département, aux Avenières (38). Léa Meunier, l'administratrice de la compagnie, est arrivée pour un point logistique. Salim a très peur que le jeune Nicolas ne vienne pas au dernier moment et suggère qu'on vienne le chercher à son domicile le jour J. Ceniza est chargée d'envoyer un SMS à Fred pour qu'il pense à amener l'ampoule, l'un des rares accessoires utilisés sur scène. Plus tôt, Salim a déclaré : « *Ceniza, elle est un peu la maman du groupe.* » On a demandé à Ceniza si ce qualificatif lui convenait. Et Ceniza a répondu : « *Ça me va. C'est tout simplement faire attention aux autres.* » C'est aussi ça, l'esprit de famille des Mange-Cafard. ■

Pour aller plus loin

- **Laurent Poncelet**, *Debout ensemble, La troupe hors norme des Mange-Cafard*, Éditions Nouvelle Cité, 2022. Écrit un peu comme un roman, ce livre suit une vingtaine de comédiens qui sont passés dans la troupe, depuis leur arrivée jusqu'à la première du spectacle, et ce qui se joue dans les coulisses avant de monter sur scène la première fois... avec les transformations de chacun. Il est question aussi de démarche de travail en création collective. Ce

récit a été écrit à partir des témoignages oraux et écrits des comédiens actuels et anciens.

- **Des gens passent et j'en oublie**, film de fiction réalisé par Laurent Poncelet avec les comédiens du groupe Mange-Cafard, 51 minutes 34, disponible gratuitement sur YouTube (bit.ly/DesGensPassent).

- **Le site internet de la compagnie Ophelia Théâtre** : ophelia-theatre.fr/creation/y-a-t-il-un-train-pour-marseille



Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un·e autre le récit de sa vie.

À PROPOS DE L'AUTRICE

Isabelle Mialon a cheminé pendant plus de dix ans avec des personnes vivant ou ayant vécu à la rue, au sein de la délégation du Secours Catholique des Hauts-de-Seine. Elle y a noué des liens d'amitié au fil des maraudes, des temps d'accueil ou de projets à forte dimension spirituelle. Elle poursuit son engagement aujourd'hui dans la délégation des Côtes-d'Armor, avec le Fraternibus, un camion-café itinérant qui va à la rencontre des personnes isolées dans les territoires ruraux.

Philippe, notre ami

À Philippe, en mémoire de notre amitié.

À tous ceux qui nous ont quittés trop tôt, rattrapés par leurs années de vie à la rue : Axel, Monique, Maryline, André, Nouredine, Fred, Bernard, Jacques, Frédéric, Sergio, Hervé, Manolo, Pascal...

Dans cette matinée d'hiver, je parcours les allées du cimetière pour t'y retrouver. Je t'ai apporté une bruyère. C'est un clin d'œil entre nous, clin d'œil à ce que tu as pu me raconter de ton histoire. J'avance parmi les tombes, un peu inquiète, ignorant dans quelles conditions tu as été inhumé ici. Mais me voici arrivée. Tu reposes ici, dans ce carré, au milieu d'autres tombes et pas des anonymes, le pire aurait été que tu sois inhumé au « carré des indigents ». Pas de pierre tombale, mais une croix dressée, avec ton nom gravé sur une plaque de cuivre : « Philippe Clément ». Je dépose la bruyère au pied de la croix et je te parle. Tant que tu as pu te déplacer, tu déposais chaque année une bruyère sur la tombe de ta mère. C'était ton projet d'ailleurs, de pouvoir y retourner. Daniel et moi espérions t'y conduire un jour. « Parce qu'une bruyère, cela dure longtemps », disais-tu.

Une belle histoire. Philippe, c'est une belle histoire d'amitié. Une amitié que j'ai plaisir à évoquer. La vie nous réserve bien des surprises. Je me souviens des premiers temps, quand Philippe venait à l'accueil du jeudi matin, au « P'tit déj » du Secours Catholique, à Malakoff (92). Il était bien connu de l'équipe, c'était moi la petite nouvelle. Il marchait avec sa canne, handicapé d'une jambe, traînant son lourd Caddie qui lui servait à la fois d'appui et de maison ambulante, la casquette toujours bien vissée sur son crâne. Il retrouvait là quelques amis, mais choisissait avec beaucoup de prudence ses relations. La vie lui en avait fait trop voir, il était devenu méfiant. Aussi pouvait-il paraître bourru au premier abord. Avec lui, on apprenait la patience... Petit à petit, nous nous sommes apprivoisés. La patience, le gestionnaire de l'hôtel social qui l'hébergeait alors à Malakoff considérait n'en avoir eu que trop. Philippe en avait été expulsé, ne compre-

nant pas trop bien pourquoi d'ailleurs. Les dettes de loyer avaient eu raison de cette relative stabilité durement gagnée. Il n'avait plus d'autre solution que de transporter avec lui, tout au long du jour et de la nuit, ce qui restait de son bagage, une partie ayant été jetée à son insu, et surtout de ses papiers. Ces sacro-saints papiers ! N'en perdre aucun surtout ! Tout est si compliqué quand on s'adresse à une administration, quelle qu'elle soit : il manque toujours « le » papier demandé. Philippe était très attentif à ne rien perdre et gardait tout, ne voulant jamais rien jeter, même les enveloppes. Les papiers manquants, il en avait trop fait les frais par le passé. Philippe aimait à dire : « *Je suis une bibliothèque ambulante !* » Je le vois encore plonger ses mains dans son Caddie pour en extirper la chemise cartonnée qui les contenait tous.

Méconnaissable. Un jeudi matin, Philippe est arrivé méconnaissable, ratatiné sur lui-même, épuisé et très sale, les mains bien noires. Seul à sa table, silencieux. Que s'était-il passé ? En discutant avec lui, je comprends qu'il a été hospitalisé à l'hôpital Saint-Joseph, à la suite d'une crise d'épilepsie sur la voie publique, emmené

là-bas par les pompiers. Autant entrer à l'hôpital est somme toute facile dans notre pays, bien que l'on ne le souhaite à personne, autant en sortir n'est pas chose aisée quand on est seul et sans repères. Ainsi, une fois soigné, Philippe s'est retrouvé rapidement sur le trottoir, incapable de se repérer pour trouver son chemin. Il a mis trois jours à rentrer à Malakoff...

“ **Nous nous sommes donc accueillis l'un l'autre tels que nous sommes et, de là, est née notre amitié.** ”

trois jours pour parcourir les quelques kilomètres qui le séparaient de son centre d'hébergement ! J'ai découvert, ce jour-là, que Philippe perdait progressivement la vue, « atteint de cataracte aux deux yeux », disait-il. Encore heureux qu'il ne se soit pas fait renverser... Il était épuisé et il mit du temps à se remettre de cette épreuve. Au fil des rencontres, chaque semaine, nous avons appris à nous connaître et un lien de confiance s'est ainsi tissé petit à petit. Philippe est direct, sans détour, et il a beaucoup d'humour, ce qui n'est pas rien ! Les jours où il ne broie pas du noir, il est très plaisant de discuter avec lui, il est drôle. Les autres jours, on apprend à se taire, à écouter, même le silence... Dieu sait si cette présence, même silencieuse, est importante. Philippe m'aura appris une chose : prendre le temps, le temps de l'autre, se mettre à son rythme. Et lui de même peut-être ? Un jour, il m'a dit : « *Mais tu ne peux pas arrêter de courir toujours comme ça ?* » Passé le premier étonnement, je lui ai expliqué que j'étais ainsi faite et qu'il fallait l'accepter. Nous nous sommes donc accueillis l'un l'autre tels que nous sommes et, de là, est née notre amitié.

Compagnonnage. Quand a débuté notre compagnonnage ? Je ne sais pas trop, en fait. Je pense que l'incident de l'hôpital Saint-Joseph a été l'occasion de questionner Philippe sur son suivi médical... inexistant, en fait. Et pourtant, mieux vaut prévenir que guérir, qui plus est dans l'urgence. Avait-il un médecin traitant ?

Non. Je lui ai proposé de reprendre un suivi médical au centre municipal de santé de la commune et de l'accompagner, s'il préférait ne pas y aller seul. Cette proposition lui a convenu, il était d'accord. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés quelques jours après dans la salle d'attente du docteur C., bondée ce jour-là. Nous avons eu le temps de causer. Ah, ces accompagnements où l'on attend son tour, de vrais moments de grâce ! Au fil de la conversation, Philippe en vient à me parler de sa famille, de ses parents, de ses frères et sœurs, de son enfance. Je découvre ainsi son frère chéri qui demeurait à proximité de Rouen. Philippe avait très mal pris le mariage de son frère, il avait alors 12 ans. Il en voulait à sa belle-sœur de lui ravir ainsi son grand frère, à tel point que sa mère l'empêchait de leur rendre visite, c'est son grand frère qui venait le voir au domicile de ses parents. Sa sœur aussi, dont le mari est décédé. Il évoque avec tendresse sa filleule : elle l'avait invité à son mariage mais il n'avait pu s'y rendre. Il me parle aussi d'un deuxième frère, décédé, et surtout de cet autre frère, disparu un jour, parti à Paris, et qui n'a jamais donné de ses nouvelles. Impossible de le retrouver, malgré toutes les recherches menées par ses parents.

“ C’était un autre homme, en effet : très jovial, souriant, grand, presque joufflu. Je l’imagine le verbe haut. ”

Une blessure dans le cœur de Philippe. Philippe est originaire de Laon (02), il est un « Chti » ; il a connu le rude labeur de la terre, au détriment souvent du travail scolaire. Il se souvient de ses devoirs faits le soir à la bougie, après avoir aidé ses parents aux travaux agricoles. Un jour, l'instituteur était venu à leur domicile. De les rencontrer et d'observer leurs

conditions de vie, il avait mieux compris, disait Philippe, les difficultés qu'il avait à faire ses devoirs. Si son père était semble-t-il assez dur, Philippe gardait une grande tendresse pour sa mère.

Sidérés. Le médecin généraliste du centre de santé accueille Philippe avec gentillesse et douceur. Philippe souhaite cependant que je l'accompagne jusque dans le cabinet. Que craint-il ? Voyant mon hésitation devant cette demande inattendue, le médecin m'invite à m'asseoir près de son bureau, il sait s'y prendre avec ses patients. Combien de détresses ont défilé dans son cabinet, combien de personnes cabossées par une vie difficile et précaire ? Il interroge Philippe sur sa taille et son poids : « 1,80 mètre et 80 kilos », répond celui-ci sans hésiter ! Le médecin et moi nous regardons sidérés, car Philippe a tellement enduré d'épreuves dans sa vie à la rue qu'il est tout voûté et très maigre. Mais cela, c'étaient la taille et le poids d'avant ! Avant toutes ses galères. Ils sont toujours d'actualité pour lui, dans sa tête. Un jour, Philippe me montrera une photo de lui en cuisine, affairé aux fourneaux avec ses collègues, toque vissée sur la tête. C'était un autre homme, en effet : très jovial, souriant, grand, presque joufflu. Je l'imagine le verbe haut. Il avait travaillé plusieurs années dans la restauration collective chez Servier, à Suresnes (92). Ses joues sont creuses maintenant, très creuses, son pas hésitant et sa démarche fragile.

Puis nous n'avons plus vu Philippe pendant quelque temps, cette absence nous inquiétait. Il était impossible de le joindre, Philippe n'était pas adepte du téléphone portable et ne semblait pas en voir l'intérêt. Un luxe aussi, que l'on se faisait facilement voler à la rue. Victime d'une nouvelle crise d'épilepsie, il avait en fait été hospitalisé. C'est l'assistante sociale de l'hôpital Antoine-Béclère de Clamart (92) qui nous a prévenus, ayant trouvé le numéro de téléphone du Secours Catholique dans son dossier à l'APHP. Je suis allée le voir. Je me souviendrai toujours de son air ébahi quand je suis entrée dans sa chambre : « *Mon Secours Catholique !* », s'est-il exclamé, plein d'émotion. Quelle expression inattendue ! Très touchante en vérité. Il se demandait bien comment nous l'avions retrouvé. Le temps de son séjour là-bas, l'assistante sociale a fait un travail remarquable pour lui obtenir une place d'hébergement à sa sortie.

Admiration et reconnaissance. De cette expérience, je garde beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour l'action des travailleurs sociaux intervenant en hôpital. Ils n'ont que très peu de temps pour trouver des solutions de mieux-

être pour les patients, le temps de leur hospitalisation, de plus en plus courte. Alors, ils essaient de joindre tous les acteurs locaux susceptibles de connaître les personnes et tout un réseau de solidarité se met ainsi en place, avec efficacité. La solidarité n'est pas l'apanage de quelques-uns, l'essentiel est de faire son travail avec cœur.

“ **La solidarité n'est pas l'apanage de quelques-uns, l'essentiel est de faire son travail avec cœur.** ”

Quelques mois plus tard, de nouveau à la rue, Philippe arrive à l'accueil le jeudi matin. Il s'installe à la première table, visiblement épuisé, son inséparable Caddie à côté de lui. Toujours tout près de lui, jamais contre le mur. Même ici, il a peur qu'on le lui vole. Toute sa vie s'y trouve, tous ses papiers, ce qu'il en reste cependant, les démarches administratives très récentes. Car toute sa vie d'avant, et en particulier ses documents militaires (car il a aussi servi dans l'armée, quand il était jeune), tout cela était rassemblé dans une valise qui a été jetée avec tout son contenu, sans lui demander son avis, le jour où il a été expulsé de l'hôtel social où il était hébergé. Comment ne pas être indigné de telles pratiques ?

Philippe manque de renverser le verre de jus d'orange qui lui a été servi. Il le distingue mal, je le lui mets dans les mains, je me rends compte que sa vue a beaucoup baissé. Je lui parle de consulter un ophtalmologue, il en est d'accord.

Long parcours. C'est le début d'un long parcours de soins. Un premier parcours s'engage, dans un hôpital parisien, qui échouera au dernier moment parce que des soins de suite n'ont pu se mettre en place, même pour quelques jours. À la rue, Philippe n'a évidemment pas les conditions d'hygiène et de vie nécessaires pour s'administrer lui-même des soins, si minimes soient-ils. Pour obtenir son admission dans une unité de soins de suite, même pour quelques jours, la demande doit être validée par un médecin. L'assistante

sociale de l'hôpital en est bien consciente et essaie de l'expliquer au chirurgien ophtalmologue, qui s'y oppose, indifférent à la situation de vie de Philippe. À la fois désespérée et en rage, l'assistante sociale nous en informe. Avec Philippe, nous décidons de ne pas donner suite, il ne se fera pas opérer dans cet hôpital, mieux vaut ne pas risquer une infection postopératoire. Philippe était prévenu de ce risque-là, mais cela a été un coup dur, il perd progressivement la vue. Heureusement, un deuxième parcours, engagé peu de temps après dans un autre hôpital de l'APHP, avec une équipe plus compréhensive, permettra à Philippe d'être opéré et soigné.

Renouer. Ce premier épisode a cependant eu du bon, du moins l'avons-nous cru. Toute opération chirurgicale s'accompagne forcément de papiers à remplir. « *Encore des papiers !* », s'exclamait Philippe. Ce matin-là, Philippe vient à l'accueil du « P'tit déj » pour préparer ces fameux papiers. Parmi les renseignements demandés par l'hôpital, la désignation d'un référent, une personne de confiance à appeler en cas de problème. Pour Philippe, c'est une évidence, il me répond : « *Eh bien, c'est toi !* » Mais j'ai une autre idée en tête... Et si cette opération offrait un pas pour avancer ? Je lui propose de désigner plutôt un membre de sa famille. Philippe me regarde avec incrédulité. Ma proposition lui semble complètement incongrue. Et pourquoi pas renouer avec sa famille ? Je lui parle de son parrain, son oncle, qu'il aime beaucoup. Philippe me répond : « *Oh, mais je ne sais même pas s'ils habitent toujours au même endroit et je n'ai pas leur numéro.* » Comme il m'avait donné leur nom et leur lieu de résidence, je lui explique que j'ai fait une recherche sur Internet et qu'ils sont apparemment toujours là. Philippe s'effondre sur la table, la tête enfouie dans ses bras, pendant de longues minutes. Silence, long silence. Suis-je allée trop loin ? Au bout d'un moment, je lui demande : « *Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Tu veux appeler ou pas ?* » « *On y va* », me répond-il en se redressant, déterminé. Nous nous retrouvons ainsi devant le poste téléphonique à l'accueil de la paroisse. Philippe me demande de parler d'abord, il semble craindre l'accueil au bout du fil. Son parrain décroche très étonné, voire désarçonné par cet appel totalement inattendu. Je lui explique notre démarche, je sens une certaine crainte de sa part, une hésitation, il accepte cependant d'être désigné comme référent pour l'hôpital et accepte aussi de parler à Philippe. Je me souviendrai longtemps des paroles de Philippe, de son sourire, de son émotion, dans ce court échange avec son parrain, serrant le téléphone contre lui en entendant ensuite la voix de sa tante, comme s'il la serrait contre son cœur. « *Ma tante Jeanne, mon oncle Christian* », ne cessait-il de répéter. Que de tendresse ! Ce moment de grâce avait, pour un temps, effacé les histoires douloureuses du passé.

“ Philippe s'effondre sur la table, la tête enfouie dans ses bras, pendant de longues minutes. Silence, long silence... ”

Après son opération, Philippe sera accueilli dans un service de soins de suite. Il y restera longtemps en fait, son assistante sociale recherchant pour lui une solution d'hébergement pérenne pour sa sortie. Une condition est cependant exigée par le bailleur : qu'il soit placé sous curatelle, pour garantir le paiement du loyer. De fait, Philippe est perdu dans la gestion de son quotidien et a bien du mal avec toutes les démarches à mener pour rester à flot, bien du mal à comprendre aussi qu'il faut d'abord payer son loyer pour être sûr de le garder, même si c'est au prix de la faim, des poubelles à faire pour chercher sa nourriture en fin de mois et des cigarettes dont il faudra se priver, achetées une à une chez le buraliste... Une mise sous curatelle sécuriserait cependant ses conditions de vie et amènerait une forme de stabilité. Il donne son accord pour lancer la démarche. Un organisme est désigné par le juge des tutelles, une première curatrice est nommée pour assurer son suivi. Mais la confiance n'est pas là et ses premiers pas sous curatelle se passent plutôt mal. Heureusement, son assistance sociale veille et je fais le lien en allant régulièrement rendre visite à Philippe. Il se dit beaucoup de choses lors de ces trajets ou de ces visites.

“ Son père et lui sont restés douze ans sans se dire un mot, alors qu'ils déjeunaient à la même table. ”

Vive colère. Un jour où je vais le voir, il refuse de signer un papier adressé par sa curatrice. Il se met dans une vive colère contre celle-ci. Du coup, remonte en lui la colère du passé et, avec elle, sa haine pour son père. Son père et lui sont restés douze ans sans se dire un mot, alors qu'ils déjeunaient à la même table, me raconte-

til. Étaient-ils comme deux inconnus ou se connaissaient-ils trop ? Philippe me raconte les obsèques de son père, comment il s'est « barré » en plein milieu... pour aller acheter deux bouteilles de vin ! Pour les boire ? Non, pour les poser violemment sur le cercueil de son père, dans l'église... Voilà ce qu'il voulait attester devant tous, combien son père alcoolique leur en avait fait voir, ce que sa mère avait dû endurer, combien il avait souffert pour elle. Il ne supportait pas tous ces mots bienveillants envers son père défunt. Ce qu'il avait vécu et enduré était tout autre. Il ne décolère pas envers lui, il explose, tape du poing sur la table. Voilà ce que ce papier à signer a déclenché... Une réconciliation sera-t-elle possible un jour ? Il aimait beaucoup sa mère. Sans doute a-t-elle été battue par son mari alcoolique. Chaque année, Philippe allait déposer des fleurs sur la tombe de ses parents, une bruyère pour sa mère, parce que « les bruyères, ça dure longtemps », et un chrysanthème pour son père, parce que « ça crève rapidement ».

Femmes à la rue. Cet épisode sera l'occasion pour Philippe de me parler des femmes à la rue, de ce qu'elles endurent. Ainsi Babeth, pour laquelle il a de l'affection, défenestrée par son ex : une miraculée, de sa vie à la rue et de sa chute par la fenêtre. Babeth me racontera elle-même sa défenestration, quelques semaines plus tard. Celui qui l'a passée par la fenêtre, nous le rencontrons en maraude.

Toujours doux comme un agneau avec nous. Il parle de Babeth comme de sa femme ! « *Heureusement* », nous a-t-elle expliqué, elle est d'abord tombée sur un abribus en contrebas, mais cela lui a détruit un rein... Elle a été transplantée depuis. Elle a failli y rester. Elle aussi a toute une histoire. Les gars de la rue, elle les connaît bien, elle aussi a dormi sur des cartons autrefois... Philippe me parle aussi de Monique, que nous rencontrons régulièrement dans le couloir du métro, faisant la manche à une dizaine de mètres de Momo, qui la surveille jalousement de loin, occupé à vendre ses fleurs, souvent alcoolisé. Un matin, nous la voyons venir à l'accueil, toute souriante ! Cela faisait des mois qu'elle ne venait plus. Elle était absente et fuyante à chaque rencontre. Monique souffre d'une dépression profonde. Elle parle des soins qu'elle a reçus à l'hôpital, combien elle se sent mieux maintenant. À son sujet, Philippe dit : « *Elle en a pris, elle aussi, des raclées. Faut dire qu'elle choisissait toujours des abrutis !* » C'est comme Édith. Son fils, il ne lui a pas fait que du bien. « *La vieille* », il l'appelait parfois quand il voulait lui soutirer de l'argent. Elle aussi, elle en a vu ! « *Tu comprends ça, toi, t'es une femme.* » Avec Édith, poétesse à ses heures, c'est aussi une belle histoire

“ Édith, son fils il ne lui a pas fait que du bien. « *La vieille* », il l'appelait quand il voulait lui soutirer de l'argent. ”

d'amitié, une autre page à écrire... Nous avons toujours eu plaisir à rencontrer Monique dans le couloir du métro, toute grise malgré son beau sourire et ses yeux doux, accrochée à son mètre carré de bitume, assise sur son carton. Les

gens s'arrêtaient souvent pour lui parler un peu, lui donner une pièce. Elle était tellement gentille. Et si vulnérable... L'accompagner dans des démarches pour faire valoir ses droits à la retraite n'a pas été chose aisée, elle ne se souvenait plus des lieux de naissance de ses sept enfants, et reconstruire tout son parcours était bien compliqué. Monique est décédée depuis. Un bel hommage lui a été rendu par les riverains qui la côtoyaient, *Le Parisien* lui a même consacré un article. Nous pensons à elle avec tendresse. La misère, elle connaissait. Comme disait Philippe, elle avait « morflé ».

Cigarettes. Quelques semaines plus tard, alors que j'accompagne Philippe à une visite de contrôle à l'hôpital, nous causons tous deux comme à l'accoutumée. Philippe a beaucoup d'humour et c'est vraiment plaisant de discuter avec lui. L'après-midi, je dois l'accompagner à son hôtel à Asnières-sur-Seine (92), où il a enfin sa chambre à lui. Sur le chemin vers le service où il a rendez-vous, nous faisons deux pauses cigarette – fumer l'apaise quand il a un peu d'appréhension et le contact médical s'avère souvent difficile. Comme il n'a généralement pas les moyens de s'acheter des cigarettes, il « *fait les mégots* », comme il dit. Cette visite à l'hôpital n'échappe pas à cette pratique. Sur notre trajet vers le bâtiment de la consultation, je me surprends à regarder comme lui dans les cendriers s'il y reste des cigarettes pas complètement consommées... Je n'irai cependant pas

lui en signaler. Tous mes commentaires sur ce sujet ont été vains et l'ont plutôt amusé. Je ne connais vraiment rien à la galère et il est indulgent envers moi. Comme il me questionne, je lui avoue que j'ai fumé moi aussi, pendant mes études, deux années difficiles pour moi. « *Et tu faisais quoi, comme études ?* », me demande-t-il. « *Je préparais des concours pour devenir ingénieure. J'ai été ingénieure pendant vingt-cinq ans en entreprise et puis, un jour, j'ai préféré tout arrêter... Et voilà, je suis là, au Secours Catholique, et je m'y sens bien.* »

La question. « *C'est dommage, tu aurais fait une bonne directrice* », me répond-il ! Au médecin qui lui demandera où il habite, Philippe répondra « *rue des courants d'air* », en rigolant. Reprenant aussitôt son sérieux, il proposera d'aller me chercher pour donner l'adresse de son nouvel hébergement, adresse qu'il n'a pas retenue, car il va le rejoindre ensuite et le découvrir. C'est sa nouvelle curatrice, C., qui a réussi à lui obtenir ce nouvel hébergement.

Au retour, nous parlons de la chambre d'hôtel qui l'attend et, bien entendu, j'aborde avec lui la question – cruciale pour qui veut garder un hébergement – de sa consommation d'alcool. Il me dit en riant : « *J'étais sûr que tu me poserais la question !* » Pour lui, c'est une page tournée : « *Un ou deux verres pendant le repas* », dit-il. Pourquoi pas plus ? Pour lui, arrêter de se saouler n'obéit pas seulement à une question de santé, c'est surtout que la boisson peut faire vivre l'enfer aux autres.

“ **Au médecin qui lui demandera où il habite, Philippe répondra « *rue des courants d'air* », en rigolant.** ”

Et il me reparle de son père, de son enterrement. Mais aujourd'hui, il en parle avec une figure bonhomme. Ce n'est plus le Philippe qui tapait du poing sur la table quand sa colère envers sa curatrice faisait remonter sa colère encore bien vivante envers son père. Non, il y a quelque chose d'apaisé dans son attitude, dans le ton de sa voix, dans son regard. Le temps d'un silence, il enchaîne : « *La bruyère de ma mère, il en profite tout de même un peu. Ben oui, ils sont dans la même tombe.* » Quand je relirai mentalement ces paroles plus tard, alors que je serai en train d'accompagner Édith dans sa démarche de reprise de contact avec sa fille, comme une « bouteille » lancée ensemble à la mer (autre façon d'employer ce mot, entre la bouteille qui tue et celle qui peut sauver), je me dirai que tous les deux semblent amorcer un chemin de réconciliation. Pour Philippe, plus que la vue retrouvée, c'est la paix intérieure qui commence peut-être un peu à venir ?

Un toit. Plus tard dans la journée, nous arrivons à son nouvel hébergement, à Asnières. Le bailleur social ne voulait plus le reprendre à Malakoff, pour limiter ses fréquentations, « *indésirables* » de son point de vue. Philippe est fatigué, il marche en s'appuyant sur sa canne d'un pas peu assuré, mais il y a des bateaux sur le trottoir tous les deux mètres... Comment font les personnes âgées pour marcher en ville ? Les trottoirs n'en finissent pas de gondoler ! Nous voici enfin

arrivés. Accueil chaleureux du gardien. Chambre au quatrième étage, sans ascenseur. Philippe se hisse, étage après étage, s'aidant de la rampe d'escalier et de sa canne. Difficile. Le gardien m'aide à monter son Caddie, où se trouve rassemblé tout son déménagement. La clinique, où il était en soins de suite, a « balancé » le reste, me dit-il. Nous avons cependant réussi à lui procurer quelques vêtements... « Ça pouvait pas entrer dans le sac », m'expliquera-t-on quelques jours plus tard, quand je rappellerai le service ! Le gardien ouvre et pousse la porte. Il fait encore jour et la chambre est lumineuse, face à un arbre, grand et beau. Une fois le gardien parti, Philippe est saisi par l'émotion, il me serre contre lui et répète : « Ah, p'tiote mère ! Ah, p'tiote mère ! » Quel bonheur de le voir si heureux ! Il a enfin retrouvé un toit, après de longs mois d'errance et de soins.

Mission impossible. Philippe restera environ deux années dans cet hôtel à Asnières. Le bailleur avait bien « calculé », Philippe s'y retrouve très isolé, beaucoup trop loin des services sociaux qui le suivent et beaucoup trop loin de ses rares amis. Se déplacer là-bas ne sera pour lui jamais simple et il sera malheureusement impossible

“ Le temps d'une nouvelle hospitalisation, le gérant de l'hôtel décide de désinfecter sa chambre et de jeter tout son contenu. ”

de lui obtenir une chambre à des étages inférieurs pour lui faciliter la vie, malgré tous les efforts de sa curatrice et les nôtres. Rejoindre ses amis à Malakoff deviendra vite mission impossible, il est trop fragile et craint de glisser sur les trottoirs ou de tomber dans les es-

caliers du métro. Il retrouve cependant à l'hôtel une connaissance, M., parfois ami, parfois pas. Un jour, je les invite à prendre tous deux un café au centre d'Asnières. Quelque temps avant, Philippe m'avait confié un livre qu'il avait gardé de sa chine, un beau livre sur Robinson Crusoe. Craignant qu'il ne soit jeté s'il se trouvait à être de nouveau expulsé, il préféra me le confier, pour le mettre en lieu sûr. « Au moins, il ne sera pas balancé, celui-là », me dit-il. Et moi, je lui avais donné un exemplaire de mon livre « Ne m'abandonnez pas ! » *Un cri, dans la rue* (Éditions du Signe, 2012), lui dévoilant ainsi comment j'en étais venue à aller à la rencontre de personnes à la rue. Il était mon premier lecteur « à la rue », j'étais donc inquiète de son avis, du regard qu'il porterait sur mon propre regard sur les personnes à la rue...

« Et comment ! ». Ce jour-là, alors que nous sommes installés avec M. autour d'une table, avec nos cafés, je suis curieuse de son retour sur mon témoignage, j'ose lui demander : « Tu as lu mon livre ? » « Et comment, je l'ai lu ! », me répond-il. *Et quand je suis arrivé à la fin, j'ai recommencé au tout début ! Je l'ai lu deux fois.* » Il enchaîne, s'adressant à M. : « C'est que Madame est écrivain ! » Oui, il a beaucoup apprécié cette lecture et, ce jour-là, son avis sincère m'a beaucoup touchée, comme un cadeau. Le livre restera en bonne place sur son étagère jusqu'au jour où, le temps d'une nouvelle hospitalisation, le gérant de l'hôtel décide de désinfecter sa

chambre et de jeter tout son contenu, le livre avec certes, mais surtout son écran de télévision et d'autres matériels chèrement acquis ! Il faudra l'intervention de sa curatrice, prête à réclamer des dommages, pour qu'il retrouve une télévision. Quant à mon livre, je lui en apporterai un autre exemplaire plus tard, comme compagnon de chambrée, à l'occasion d'un nouveau séjour à l'hôpital.

Désolation. Pendant l'année qui suit, je lui rends visite de loin en loin ; sa curatrice fait de même, elle semble avoir elle aussi été touchée par cet homme. Les échanges avec nous deux permettent de mettre en œuvre le nécessaire pour essayer de « faciliter » le quotidien de Philippe à l'hôtel. Ainsi, mettra-t-elle en place la livraison des repas à domicile, pour être sûre qu'il s'alimente, car les quatre étages le découragent souvent d'aller faire tout achat ou toute démarche à l'extérieur. Lui qui était déjà faible s'affaiblit davantage à ne pas sortir. Il lui faudrait absolument un logement en rez-de-chaussée ! Un jour où je lui rends visite, après avoir malgré moi laissé passer quelques mois, je suis bouleversée, alors que j'entre dans sa chambre, par l'état de désolation

“ Un jour où je lui rends visite, après quelques mois, je suis bouleversée, alors que j'entre dans sa chambre, par l'état de désolation dans lequel il se trouve. ”

dans lequel il se trouve. Je garderai longtemps gravée dans ma mémoire cette image. Le Secours Catholique aurait pu saisir ce tableau pour témoigner de la pauvreté matérielle et aussi affective des personnes en situation de pauvreté. Si j'avais quelque talent en dessin, je l'aurais saisi par quelques coups de crayon.

Son lieu de vie est dans un état épouvantable :

les draps sales (il lui est impossible de les descendre tout seul pour en demander le changement), plus de couverture, le sol taché, les mégots accumulés dans une bouteille, les cafards qui courent sur l'évier, les repas livrés accumulés sur le petit frigo et, au milieu de tout cela, Philippe, affaibli mais heureux de me voir. « Ah, p'tiote mère ! », me dit-il en m'accueillant. J'irai lui acheter des produits d'entretien mais il refusera que je l'aide à nettoyer. De retour d'un séjour à Lourdes avec le Secours Catholique, je lui ai apporté une petite figurine de Notre-Dame. Il est très heureux de la placer sur son étagère et me montre une image du sanctuaire, découpée dans une revue. Au fil de nos rencontres depuis des années, j'ai compris que Philippe est croyant. Et ce jour-là, au milieu de tant de désolation, nous avons passé ensemble un beau moment. Si sa lumière vacillait un peu, nous avons ravivé la petite flamme Espérance.

Coma. Quelques mois plus tard, je reçois un appel de l'hôpital Bichat. Philippe est de nouveau tombé sur la voie publique. Mais cette fois-ci, c'est plus grave, il est dans le coma et placé en réanimation. Je me hâte d'aller lui rendre visite. Le personnel soignant, sans aucun autre contact que le Secours Catholique, sera content d'avoir de plus amples informations sur ce patient, arrivé sans rien, sans liens apparents. Le médecin me demande de prévenir sa famille qu'il est très mal, ils ne savent pas

comment son état va évoluer. Au retour, j'appelle son parrain. Quelle déconvenue... Il y a dû y avoir bien des difficultés et des violences dans leur histoire familiale. Son parrain me remercie de l'avoir appelé mais ne prévoit pas de se déplacer. Prévenir le frère de Philippe ? Il ne faut surtout pas engager cette démarche, me répond-il. Je lui demande de s'en charger cependant. Quelle tristesse... Au final, personne de sa famille ne viendra ou ne rappellera. Avec Marie-Do, une amie du Secours Catholique, nous nous organisons pour lui rendre visite chaque semaine. Étendu, si maigre, intubé et entouré de tant d'appareils, entend-il les paroles que je lui murmure chaque fois à l'oreille ? *« Philippe, tiens bon, nous sommes là, tes amis du Secours Catholique, tu n'es pas seul. »*

« C'boucan ! ». Philippe restera quelques semaines en réanimation puis sera transféré en soins intensifs, avec une légère amélioration de son état de santé. Il reviendra à la vie, mais alimenté par une sonde et ne pouvant plus parler. Marie-Do et moi lui apportons des mots fléchés, un bloc et un crayon pour écrire. Les échanges sont un peu longs – le temps d'écrire pour lui – mais réels, chaleureux et amicaux. Il restera là-bas quelques semaines. Dans sa petite table de nuit, il a la petite figurine de Notre-Dame de Lourdes, il me la montre. Comment est-elle arrivée là ? L'avait-il dans sa poche quand il a eu un malaise dans la rue ? Devant me rendre de nouveau à une session du Secours Catholique à Lourdes, je m'absente quelques jours. À mon retour, miracle, il parle ! Il a aussi pu recommencer à s'alimenter un peu ! Il a plaisir à me raconter la frayeur qu'il a faite à l'aide-soignante un matin où, comme à l'accoutumée, elle venait s'occuper de lui, il l'a apostrophée vertement à cause du bruit incessant des portes qui claquent : *« C'est pas bientôt fini, c'boucan ? »* Il en rit encore. Cette pauvre femme en a laissé tomber son plateau... J'en parlerai aux amis de la rue avec lesquels j'étais allée à Lourdes. Parmi les intentions de prière que nous avions déposées à Notre-Dame de Lourdes, à la grotte de Massabielle, j'avais exprimé une prière pour son rétablissement. M. me demandera alors : quel jour a-t-il retrouvé la parole ? C'était bien ce jour-là. *« Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents, et de l'avoir révélé aux tout-petits »* (Mt 11, 25).

Déambulateur. Philippe retrouvera suffisamment de forces pour être transféré dans un service de soins de suite à l'hôpital Beaujon, à Clichy (92). Mes visites avec Marie-Do prendront alors ce chemin-là. Un jour, en allant le voir, empruntant la ligne 13 du métro, et sans doute un peu dans la lune, je me retrouve à monter la dernière dans la rame. Les portes du quai et du métro se referment brutalement sur mon genou gauche. Sans l'intervention des passagers pour écarter les portes, me hisser et m'installer sur un siège, envahie d'une vive douleur, je ne sais pas comment j'aurais fait pour m'en sortir ! Que faire ? Au point où j'en étais, et comme je n'avais pas vu Philippe depuis deux ou trois semaines, je décide de poursuivre mon chemin... Quelle galère pour rejoindre l'hôpital Beaujon ! Quand Philippe me voit arriver, il me dit : *« Eh bien, p'tiote mère ! Qu'est-ce qui*

t'arrive ? Tu veux mon déambulateur ? » Voilà qui nous a bien fait rire. Le retour a cependant été moins drôle et bien douloureux. Marie-Do prendra le relais le temps que ma petite fracture se résorbe.

Tout au long de son parcours, pendant ces années, Philippe a eu la chance d'avoir Mme C. comme curatrice et, avant elle, Mme H., assistante sociale à Malakoff. Avec ces deux jeunes femmes, si attentives aux besoins des personnes qui leur étaient confiées, s'est noué un véritable partenariat, direct et efficace, dans la complémentarité de nos missions et de nos capacités respectives. Avant de quitter son travail pour rejoindre la province, C. réussira à obtenir pour Philippe un vrai logement. Le premier depuis plusieurs décennies pour lui. Un appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble, à Châtillon (92). Un vrai logement. Et, plutôt que des repas livrés à domicile, elle met en œuvre une aide à domicile pour gérer le quotidien. Il a un nouveau téléphone, mais ne l'utilise pas davantage que les précédents, toujours réfractaire à ce type d'outil. Marie-Do et moi-même aurons plaisir à aller retrouver Philippe dans cet environnement verdoyant, dont il peut profiter à la fois depuis sa fenêtre et aussi par quelques excursions à l'extérieur. À chaque étape de son chemin, Philippe se demande comment nous arrivons toujours à le retrouver.

“ J'ai déposé sur ta tombe ces bruyères pour toi, parce qu'elles durent longtemps, comme notre amitié. ”

Coups de sonnette. Un jour de mai 2017, nous allons lui rendre visite. Il fait beau, le soleil brille, la nature s'éveille et, avec elle, les couleurs du renouveau. Philippe est heureux de nous accueillir, il tousse beaucoup, il est assez amaigri mais nous l'avons toujours connu très maigre. L'état de sa chambre et de ses provisions montre que

quelqu'un vient régulièrement l'aider, il nous en parle d'ailleurs. Nous lui avons apporté du chocolat, il aime beaucoup le chocolat, un luxe pour lui et un plaisir gourmand. Encore un bon moment, chaleureux et sympathique, passé avec lui. C. a rejoint la province, une nouvelle curatrice a été nommée, que nous ne connaissons pas. Puis les mois passent... Avec Marie-Do, nous retournons un jour le voir, personne ne répond à nos vigoureux coups de sonnette. Son nom figure pourtant toujours sur la boîte aux lettres. Peut-être est-il sorti ? Nous laissons un mot pour lui signaler notre passage. Sans nouvelles, j'appelle l'organisme de curatelle. J'ai un mauvais pressentiment. La personne qui a succédé à C. m'apprend que Philippe est décédé chez lui quelques mois plus tôt, fin mai 2017... sept jours après notre dernière visite ! À la fois stupéfaite et bouleversée par cette nouvelle, j'exprime à mon interlocutrice mon incompréhension que nous n'ayons pas été prévenues, après toutes ces années de collaboration avec C. pour accompagner Philippe. Elle n'apprécie pas du tout mes reproches, je ne regrette cependant rien de ce que je lui ai dit. Quand une personne meurt sans famille, il est d'autant plus important de prévenir les quelques proches qui l'ont

connue et accompagnée. Visiblement, tout le monde n'a pas ce souci-là. Pour les personnes qui meurent à la rue, le collectif des Morts de la rue engage toujours une recherche des familles et veille à ce que les personnes soient accompagnées dignement jusqu'au bout. Une façon d'exprimer à tout humain, quelle que soit sa situation, exclu ou non : « *Tu as du prix à nos yeux*. » Qui a accompagné Philippe jusqu'à sa dernière demeure ? Sa famille a-t-elle été prévenue ? « *Je ne savais pas* », me répondra-t-elle. Tout cela était pourtant inscrit dans le dossier laissé par C. Quelle tristesse...

Bouteille. J'ai déposé sur ta tombe ces bruyères pour toi, parce qu'elles durent longtemps, comme notre amitié. Je garde dans ma bibliothèque ton livre de Robinson Crusoe, je parlerai à mes enfants et petits-enfants de celui qui me l'a confié. Je revois tes mains parcourir les belles illustrations. Avec ce beau livre, je leur raconterai un peu de ton histoire et surtout l'histoire de notre amitié, qui s'est nouée au fil des mois et des années. C'est curieux tout ce chemin parcouru ensemble, semé pour toi de séjours hospitaliers, d'affaires perdues ou jetées par des bailleurs sans scrupules, mais aussi de tant de beaux moments avec les amis du « P'tit déj », des moments pleins de confiance où tu m'as révélé quelques bribes de ta vie, des souvenirs de ta famille que tu chérissais. J'ai écrit à ton parrain pour le prévenir que tu nous avais quittés, je lui ai demandé de prévenir aussi ton frère. Comme une bouteille jetée à la mer, la grande mer de la miséricorde et du pardon... Tu es parti avec ta part de mystère. Ici, tu reposes sous les arbres, parcourant les saisons. Ici est gravé ton nom. Tu étais tellement content de retrouver enfin un vrai logement, tu l'avais bien mérité, disais-tu. Tu avais tellement galéré depuis plus de vingt ans.

Merci à toi, Philippe, pour ta confiance, pour ton sourire et pour notre amitié. ■

Isabelle Mialon

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



« Agir ensemble est porteur de joie, mobilisateur et dynamisant »

Daniel Verger a vécu une vie d'engagement professionnel au service des plus pauvres sur le continent africain et en France. Un engagement résolument tourné vers la participation des personnes à l'élaboration des solutions qui les concernent.

Je suis un fils de la terre des Mauges (Maine-et-Loire). Mon père était ouvrier menuisier et ma mère était « mère au foyer », comme on disait à l'époque. De mon enfance dans un petit village, j'ai gardé un sens de l'engagement pour la solidarité et un certain sens de l'égalité : dans les Mauges, les inégalités sont moins grandes qu'ailleurs et l'on n'aime pas beaucoup ceux qui se croient nés de la cuisse de Jupiter. Du métier de mon père, j'ai tiré une admiration pour ceux qui savent faire parler leurs mains et transformer le bois en œuvre d'art.

J'ai été en internat dès la sixième, dans un collège de garçons. Étant d'un physique petit et maigre, j'ai dû apprendre à me faire des amis et des alliés autrement que par ma force physique. Et j'ai eu alors une vive conscience de

“ Et j'ai eu alors une vive conscience de faire partie « des petits et des faibles ». ”

faire partie « des petits et des faibles ». Mais j'ai découvert aussi qu'ils étaient les préférés de Dieu : quelle joie !

À l'âge des choix d'orientation, je désirais fortement contribuer à la vie économique et sociale, j'étais passionné par l'actualité internationale, mais ne savais pas vraiment comment conjuguer cela. J'ai réussi le concours d'entrée de l'école de commerce d'Angers et, malgré un coût de scolarité élevé pour mes parents, j'ai décidé, avec leur accord, d'in-

tégrer l'école. Cela m'a ouvert des horizons, mais finalement le cours qui me fut le plus utile fut sans doute celui de dactylographie car, grâce à lui, j'ai appris à taper à la machine à écrire avec mes dix doigts. Depuis, j'utilise ce savoir-faire tous les jours... Pour ajouter du sens à ma recherche d'une voie professionnelle, j'ai choisi de m'orienter ensuite vers des études de socioéconomie du développement.

L'éclosion d'un engagement

L'époque étudiante fut passionnante de rencontres, de discussions jusqu'à tard dans la nuit pour refaire le monde et de premières manifestations dans les rues. J'ai développé

le goût de m'impliquer dans un métier social ou humanitaire. Nous nous sommes mariés avec Chantal, ma femme, alors qu'elle était encore

étudiante et que je commençais un service civil (d'objecteur de conscience)... au Secours Catholique de Paris. Cette organisation m'a offert un lieu pour concrétiser mes aspirations et pour engager des actions solidaires aux côtés de personnes partageant les mêmes valeurs. Deux ans de découverte du dynamisme insoupçonné de cette association, de sa capacité à faire avec les personnes en situation de grande précarité ; deux ans de découverte des visages de la pauvreté dans la « ville lumière »

qu'est Paris ; et deux ans aussi à vivre à deux avec une indemnité de service civil, de l'ordre du RSA d'aujourd'hui. Pour autant, nous ne nous sentions pas pauvres (même s'il était nécessaire de manger des pâtes plus souvent qu'autre chose) car nous savions que cette pauvreté financière n'était pas destinée à durer, nous avions confiance en nous et en l'avenir. J'ai fait alors l'expérience que la pauvreté matérielle n'était pas le tout de la pauvreté. Ce qui marque le plus, c'est l'insécurité vis-à-vis du lendemain, la peur de ce qui va nous arriver, le regard des autres, la violence subie...

Oui, la pauvreté est bien multidimensionnelle.

Après ces deux ans à la délégation de Paris du Secours Catholique, j'ai eu la chance d'intégrer le siège national du Secours Catholique et de m'occuper d'un service d'animation de la solidarité internationale : appuyer les équipes faisant de l'animation à la solidarité internationale dans les délégations du Secours Catholique. Promouvoir ainsi une vision large de la solidarité, donner un sens au mot « catholique » (c'est-à-dire « universel »), stimuler une prise de conscience de faire partie d'un réseau mondial, le réseau Caritas, voilà quelques-unes de mes missions.

Quand l'inspiration vient du Sud

J'avais également fait une spécialisation universitaire en socioéconomie du développement, qui m'a permis de nourrir l'envie de partir un jour travailler dans un pays du Sud, projet partagé avec ma femme. Et c'est ainsi que nous avons atterri au Mali pour coordonner le petit secrétariat national de Caritas Mali, dans le cadre d'un vaste processus, lancé par l'Église du Mali, pour restructurer sa pastorale sociale. En gros, faire en sorte que l'action sociale liée à l'Église, à commencer par Caritas Mali, passe d'une logique de réponse aux urgences à une logique de promotion de l'autodéveloppement des communautés locales. Ce fut un travail passionnant, dans un contexte politique fragile mais ouvert : en

quelques semaines, le Mali devait vivre trois jours d'émeutes, un coup d'État abolissant la dictature de Moussa Traoré, trois jours de pillages, puis l'établissement d'une période de transition. Celle-ci va réussir et permettre l'arrivée au pouvoir d'un président démocratiquement élu, Alpha Oumar Konaré.

J'ai été très fortement marqué par cette période de compagnonnage et d'amitié avec des collègues maliens de Caritas Mali, en particulier avec Théodore Togo, qui deviendra plus tard secrétaire général de Caritas Mali. Je me souviens d'un séjour dans son

village d'origine, Kopo-ro Pen, où j'ai découvert l'importance du temps donné à l'accueil des visiteurs et la structuration du village autour des solidarités de classes

d'âge. En parcourant le Mali pour des temps de travail avec les équipes locales de Caritas Mali, j'ai souvent été saisi d'admiration devant l'engagement des bénévoles auprès de leurs concitoyens, alors que la pauvreté matérielle était le lot de chacun.

Je retiens quelques lignes de force de cet engagement : tout d'abord, même au Mali, les bénévoles se plaignaient de la tendance à l'individualisme et au chacun pour soi. Venant de France et constatant la force des solidarités villageoises, cela avait quelque chose d'étonnant. Mais cela nous montre que les phénomènes d'individualisation et de remise en cause des structures traditionnelles étaient à l'œuvre comme en Europe. Facteurs d'émancipation (c'est bien une des raisons pour lesquelles les jeunes partaient en ville), ces phénomènes induisaient aussi la nécessité de refonder ce qui nous lie. La solidarité n'est pas un donné naturel, elle est le résultat d'un engagement et d'un construit social, elle est un travail à faire, au Mali comme en France. Par ailleurs, l'Église du Mali a mis l'accent sur la dimension de « communion fraternelle » que devaient avoir les communautés chrétiennes. Dans un pays marqué par différentes identités ethniques, par une pauvreté maté-

« J'ai fait alors l'expérience que la pauvreté matérielle n'était pas le tout de la pauvreté. »

rielle généralisée et par des tensions sociales croissantes, c'était un choix à bien des égards prophétique. Bravo à celles et à ceux qui ont su faire vivre cet esprit fraternel au milieu des incertitudes et des difficultés du quotidien.

Après ce temps au Mali, j'ai eu la chance de travailler pour Caritas Mauritanie pendant sept ans. La Mauritanie est une république islamique et pourtant Caritas y est une des plus importantes ONG. Tous les Mauritaniens étant musulmans, les salariés de Caritas étaient presque tous musulmans, en dehors de quelques volontaires venant d'Europe ou d'Égypte et de quelques migrants issus d'autres pays d'Afrique. Mais, tous ensemble, nous avons partagé une même conviction qu'il était possible de faire progresser des idées,

des projets et des valeurs communes. Lors d'un travail de réflexion sur les priorités à adopter pour Caritas Mauritanie dans les prochaines années, j'ai été marqué par le fait que les choix opérés par les différents responsables et acteurs de Caritas Mauritanie n'étaient pas faits en fonction d'une appartenance religieuse, ni en fonction de la nationalité, mais plutôt exprimaient des préférences en matière d'action sociale et de développement. Mon engagement à Caritas Mauritanie a développé en moi la conviction que les chrétiens ne se trompent pas quand ils s'engagent simplement à être « *sel de la terre* » (Mt 5, 13), c'est-à-dire à être dans un engagement concret, peu visible en apparence, mais cherchant à donner goût aux valeurs de solidarité et de fraternité, et capables *in fine* de faire bouger les choses. J'ai été fier de contribuer par exemple, avec Caritas Mauritanie, à l'établissement d'une première mutuelle de santé en milieu urbain ou d'un grand programme d'alphabétisation dans l'Aftout, considérée comme la région la plus pauvre du pays.

“ Je retiens de l'expérience qu'il est toujours possible, et finalement assez facile, de faire participer des personnes concernées par un problème à l'analyse de ce problème. ”

Je me souviens aussi d'ateliers de planification de projet de développement, réalisés selon la méthode de la planification par objectifs, une méthode très précise et qui peut paraître assez formelle, voire bureaucratique. Mais ces ateliers étaient animés par un collègue de Caritas Mauritanie, Abdallaye Diarra, qui connaissait suffisamment bien la méthode pour s'en libérer si besoin. Ils se réalisaient sous des tentes maures, vastes et garnies de coussins, où le thé à la menthe circulait réguliè-

lièrement. Ainsi, chaque participante ou participant, mis en confiance et se sentant dans un cadre habituel, exprimait ses points de vue et contribuait à l'élaboration du projet, sans savoir lire et écrire peut-être, mais en sachant très bien ce qui pouvait améliorer la vie de sa communauté. Les

méthodes d'animation sont faites pour être au service d'une parole confiante et d'une réflexion structurée. Elles peuvent être précises mais laissent la place au savoir-faire de l'animateur et à la dynamique du groupe.

Je retiens de l'expérience qu'il est toujours possible, et finalement assez facile, de faire participer des personnes concernées par un problème à l'analyse de ce problème et à l'élaboration de solutions, pourvu qu'on sache les mettre dans les conditions d'un cadre sécurisant et qu'on leur montre le respect auquel elles ont droit. Et cela ne demande pas beaucoup de temps, contrairement à ce qui est souvent dit.

À l'écoute des résiliences

Plus tard, j'ai eu la chance d'être directeur de l'action internationale du Secours Catholique. Durant cette période, j'ai attaché beaucoup d'importance au renforcement des organisations partenaires du réseau Caritas, principalement en Afrique francophone. J'ai aussi été marqué par de nombreuses situations de crise à la suite de catastrophes naturelles ou à

la suite de conflits armés. L'expérience la plus marquante a sans doute été celle du séisme et du tsunami qui ont frappé l'Indonésie et une partie de l'Asie en décembre 2004, au lendemain de Noël. En me rendant sur place à plusieurs reprises pour suivre les grands programmes d'urgence puis de reconstruction et de réhabilitation mis en place par le réseau Caritas, j'étais impressionné par la force de résilience des communautés concernées. Elles ne s'appesantissaient pas sur le malheur qui les frappait mais se mobilisaient pour se relever et faire face. Pourtant, plusieurs des collègues rencontrés au Sri Lanka ou en Indonésie avaient échappé de peu à la mort.

Cette expérience saisissante, mélange de dénuement et de volonté face à l'adversité, soulève en moi, comme en beaucoup de mes interlocuteurs, la question de l'espérance en Dieu – « *Où est-il ton Dieu ?* » – dans ces moments de choc, de catastrophe et de mort imméritée qui prend et qui laisse sans rationalité apparente. De fait, nous sommes face à l'impuissance et à l'incompréhension, dans un premier temps. Puis, très vite, nous sommes appelés à agir, lancer des appels aux dons, organiser des secours, évaluer les besoins, préparer des programmes de reconstruction des maisons et d'accompagnement des sinistrés... Je garde de cette expérience une admiration devant la foi des plus démunis, qui est une source de résilience inaltérable, et la conviction que Dieu se laisse deviner dans la force de résistance des personnes, dans l'engagement des sauveteurs et des acteurs de développement au service des communautés touchées par la catastrophe. Il ne nous protège pas de la catastrophe mais nous donne le courage de nous relever et de faire refleurir la vie dans les terres désolées.

Des clés pour agir

Durant mes dernières années d'activité professionnelle, je me suis consacré à la lutte contre la pauvreté en France, en étant encore engagé au

Secours Catholique. Les dynamiques d'exclusion et d'inégalité sont largement semblables dans les différents pays du monde. Les puissants cherchent à développer leur pouvoir et les pauvres cherchent à résister aux injustices en migrant vers d'autres lieux ou en développant des solidarités de résilience. De fait, souvent, « *entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit* », comme l'exprimait Henri Lacordaire. Cela justifie un

**“ Je garde
de cette expérience
une admiration devant
la foi des plus démunis,
qui est une source
de résilience inaltérable. ”**

engagement nécessaire pour ce qu'on appelle le plaidoyer, c'est-à-dire le fait de chercher à faire modifier les lois, les règlements et les pratiques des politiques publiques ou locales qui structurent la société. En travaillant au Secours Catholique,

j'ai compris l'importance d'une politique qui cherche à être au service du bien commun, mais avec une attention particulière pour les situations vécues par les plus pauvres. C'est pourquoi l'action de plaidoyer, l'action pour lutter contre les causes de la pauvreté, est aussi importante que le travail direct de soutien aux personnes en situation de pauvreté.

Mais il est possible aussi de faire du plaidoyer avec les personnes expérimentant la pauvreté elles-mêmes. C'est l'expérience qu'il m'a été donnée de vivre grâce au Secours Catholique. J'ai notamment été impliqué dans un grand travail de réflexion, avec des personnes vivant la pauvreté, sur la protection sociale. Cela s'est fait au sein du Secours Catholique, mais également en lien avec l'association AequitaZ. Des ateliers nous ont permis de constater à quel point la protection sociale est un trésor pour celles et ceux qui n'en ont pas. Car nous avons tous besoin d'être protégés contre les aléas de la vie. Mais ils nous ont permis également de mesurer à quel point les personnes sont désireuses de contribuer à la réflexion sur ce qui les concerne, d'élaborer des pistes de solution pour faire que la protection sociale soit plus douce et plus forte. La clé d'une participation réussie, en France comme en Mauritanie,

ou ailleurs, c'est que les personnes soient vraiment respectées, chacune dans ses spécificités et sa singularité, mais aussi qu'elles soient dans des conditions sécurisantes : dialoguer avec des personnes en qui on a confiance et, si on est dans un cadre plus large, pouvoir être à plusieurs qui se connaissent bien et s'apprécient, sentir qu'on prend en compte nos réflexions, mettre en place des systèmes de retour qui permettent de comprendre comment le groupe avance, quelles seront les prochaines étapes...

Dans ce travail participatif, j'ai vécu de vraies amitiés, comme on peut en vivre quand on cherche et travaille ensemble, avec plusieurs membres de ces groupes. Beaucoup de rencontres avec des personnes en situation de précarité ont été des leçons de courage. Mais je pense en particulier à Émilie Naly, avec qui j'ai participé également au CNLE (Conseil national de lutte contre les exclusions), et à Sonya Fares, si engagée au Secours Catholique du Rhône. Toutes deux m'ont marqué par leur richesse humaine, leur attention aux autres et leur audace pour aller de l'avant, malgré des étapes compliquées dans leur vie. Chapeau ! Mon engagement au sein du Secours Catholique et du réseau Caritas a été profondément transformé par mes interactions avec les personnes ayant l'expérience de la pauvreté. Ce qui me marque, c'est leur force de résilience, malgré les difficultés de la vie.

La qualité et la pertinence de ce que nous avons produit, que ce soit pour la préparation de la stratégie nationale de lutte contre la pauvreté ou pour des « *principes pour une protection sociale solidaire* », n'auraient pas été aussi grandes si nous avions fait ce travail

“ Créer des cadres pour réfléchir et agir ensemble est porteur de joie, mobilisateur et dynamisant. ”

sans la participation des personnes sachant ce qu'est la pauvreté pour l'avoir vécue (ou la vivre encore). Leur point de vue et leur expertise du vécu sont essentiels, qu'il s'agisse d'analyser les dégâts causés par la dématérialisation des démarches administratives ou le retrait des services publics, ou pour tracer des pistes pour mieux reconnaître les contributions non valorisées au bon fonctionnement de la société (à commencer par l'engagement

bénévole, mais aussi l'entraide dans les quartiers). Cette approche devrait être un principe de l'action publique : travailler avec les personnes concernées.

Pour une association comme le Secours Catholique, je voudrais témoigner que créer des cadres pour réfléchir et agir ensemble est porteur de joie, mobilisateur et dynamisant. C'est aussi nécessaire que pertinent. Et finalement, c'est facile : il faut juste se faire confiance les uns les autres, s'estimer pleinement et prendre les moyens pour faire en sorte que le cadre de réflexion soit sécurisant et positif. Alors, ne considérons pas que cela prendrait trop de temps, car il s'agit plutôt de s'organiser pour travailler ensemble ; et une dynamique peut très vite s'enclencher. Cela vaut le coup. Les personnes que nous rencontrons nous rappellent l'importance de la relation aux autres, ce lien qui nous fait vivre et qui nous donne force et courage pour continuer d'agir, avec espérance et persévérance, pour un monde plus fraternel. Nous en avons bien besoin ! Alors, ensemble, nous continuerons à bâtir un monde où la dignité de chaque personne est respectée. ■

Daniel Verger



Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder... Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).

Parlement de rue

« Et puis, il y a la troisième France où les gens ressemblent à chez moi »

À propos des auteur·e·s

Des récits de vie presque amers, des rêves presque brisés mais toujours, toujours, un amour profond pour la vie, pour l'autre et pour le pays qui accueille (ou recueille) : la France. Cette France, terre d'espoir et de lumière, qui, malgré la désillusion de la vie facile, leur permet toujours de croire en la possibilité d'atteindre leur idéal : une vie digne, sans peur, sans pauvreté, où travailler et vivre en paix est possible. C'est un amour réaliste, qui ose dire certaines vérités... Ces mots, ces phrases, ces récits mis en scène que vous allez lire sont issus d'une initiative de « Parlement de rue » qui s'est tenu à Nancy en juin 2024. Joué en public par un groupe de personnes migrantes, ce « Parlement de rue » a porté un message simple : une autre politique migratoire est possible, fondée sur l'accueil et la solidarité ! Les migrant·e·s se sont ainsi mobilisé·e·s aux côtés d'une douzaine d'organisations, dont la délégation des Hauts-de-Lorraine du Secours Catholique Caritas France, avec le soutien de la compagnie de théâtre « La Lucina » et l'artiste plasticien Khaled Marouani.

Scène 1 Procession

Bafodé

Je m'appelle Bafodé
Je suis parti de Guinée
Je suis allé à Bamako
En Tunisie
En Italie
En Suisse
Et je suis arrivé à Strasbourg, il y a cinq mois.

Diana

Je m'appelle Diana
Je viens de Durrës, en Albanie
Je suis passée par Bari
Milano
La Suisse
Je suis en France depuis dix ans.

Ibrahima

Ibrahima
Je viens de Guinée

Je suis passé par le Mali
L'Algérie
La Tunisie
Turino
Briançon
En France depuis neuf mois.

Mamadi

Mamadi
De Guinée aussi
Mali
Algérie
Tunisie
Italie
Et France.

Mamoudou

Mamoudou
Sénégal
Maroc

Espagne, Séville, Verna
France

Frank

Bonjour, je m'appelle Frank
Je viens du Cameroun
Je suis passé par le Nigeria
Par le Niger
L'Algérie
La Tunisie
L'Italie
La Suisse
Je suis arrivé en France, il y a deux mois.

Mamadi

Je m'appelle Mamadi, moi aussi
Je suis en France depuis cinq ans
Je suis parti de Guinée
J'ai traversé le Mali
L'Algérie

Lwe Maroc
Et l'Espagne.

Rayan

Rayan
Parti du Cameroun
Le Nigeria
Le Niger
Algérie
Tunisie
Italie, Suisse, France, depuis trois mois.

Amadou

Amadou
Je viens de Guinée, moi aussi
J'ai traversé l'Algérie, Oran
La Tunisie
L'Italie
La Suisse
Je suis arrivé en France, il y a deux mois.

Scène 2

Interrogatoire

*Tout le monde se place face au public.
Au milieu du groupe, Rayan s'élève.*

RAYAN. – Votre nom ?

GROUPE

– Bafodé !
– Élona !
– Geneviève !
– Diana !
– Ibrahima !
– Frank !
– Mamadi !
– Mamadi !
– Mamoudou !
– Amadou !
– Ibrahima !
– Samba !

– Alyah !
– Mamadou !...

RAYAN. – Vous venez d'où ?

GROUPE

– Du Sénégal !
– Du Cameroun !
– De Guinée !
– D'Albanie !
– Du Kosovo !...

RAYAN. – Votre plus grand rêve ?

GROUPE

– La stabilité !
– Avoir une famille !
– Avoir la nationalité française !

- Être en sécurité !
- Être en sécurité !
- Avoir une maison !
- Trouver la femme/l'homme de ma vie !...

RAYAN. – Comment vous êtes venus en France ?

GROUPE

- La voiture.
- L'avion.
- À pied.
- La mer !
- La mer.
- La mer [tous].

RAYAN. – Votre plus grande peur ?

GROUPE. – ...

RAYAN. – C'est quoi la mer, pour vous ?

GROUPE

- C'est mal.
- C'est mauvais.
- Danger.
- La mer est dangereuse.
- Quand tu arrives au bord de la mer, son bruit fait peur.
- Surtout quand tu es pas habitué.
- Mon conseil, c'est quoi ? La mer est mauvaise. La mer tue beaucoup de personnes. On doit protéger notre vie. L'Homme doit penser à la vie avant de penser à la mort.
- Avant tout.
- C'est la vie d'abord.
- Si tu veux venir en Europe, essaye de prendre le vol. Sinon, la mer tue.

Scène 3

Étranger messenger

GENEVÈVE

Un étranger, c'est un messenger.

Je l'ai entendu dans plusieurs livres d'auteurs africains.

Et j'ai vécu cela. Dans mon enfance, J'ai connu des étrangers qui sont venus dans notre famille.

Et... On a pour coutume, dans mon pays, On a pour coutume : L'hospitalité.

Et on a toujours bien pris ces étrangers qui étaient venus, On a grandi avec eux, Ils sont devenus des membres de notre famille.

Ils ont été un bouclier pour nous. Quand le mal voulait nous atteindre, Dieu faisait que :

Ils étaient à point nommé pour faire face à cela.

Ça, c'est ce que j'ai vécu dans mon enfance.

Et puis la guerre est arrivée dans mon pays Et j'ai dû le quitter.

Et je suis devenue une étrangère dans plusieurs nations avant que je sois en France. Une messagère pour ces autres nations au travers de ce qui me pousse à quitter la mienne.

Une messagère qui recherche la paix.

« La guerre, c'est pas une bonne chose », Voici le message de l'étranger, L'étranger qui vient s'abriter.

« Prenez en garde. Ne faites pas cela. »

« Prenez en garde. Ne faites pas cela. »

Scène 4

Pourquoi je suis venu ?

RAYAN. – Pourquoi vous êtes venu en France ?

GENEVIÈVE. – Laquelle ?

RAYAN. – Quoi ?

GROUPE

– Y’a trois France.

– Ça existe pas « la » France.

– Il y en a trois.

CALVIN

D’abord il y a la France des promesses.

Celle qu’on voit de l’autre côté. Avant d’arriver,
on ne connaît pas la France.

On voit que ce qu’elle veut bien nous montrer.

Une terre d’accueil,

Des droits de l’Homme !

De la culture !

De démocratie !

Des gens éclairés !

De tout ça...

La France nous renvoie le reflet d’un endroit
riche, beau, propre.

Où on peut vivre, travailler. Sans avoir peur.

C’est important ça.

Un pays où on peut vivre sans avoir peur de
l’État, de la police, sans se méfier de la culture,
des autres... c’est déjà beaucoup.

Quand on est de l’autre côté, c’est ce reflet-là
que la France nous montre.

C’est pour ce reflet-là que certains préfèrent

risquer de mourir en mer que de rester où
ils sont.

BAFODÉ. – Et puis on traverse.

MAMADI. – Et puis il y a la France du miroir.

BAFODÉ. – Celle qui se regarde elle-même.

MAMADI. – Dans les médias.

BAFODÉ. – À la télé.

MAMADI. – Dans les journaux.

BAFODÉ. – Cette France-là, elle ne s’aime pas
beaucoup.

MAMADI. – Si on l’écoute.

BAFODÉ. – Oui, si on l’écoute, les Français sont
tous racistes.

MAMADI. – Xénophobes.

BAFODÉ. – Horribles.

MAMADI. – À la campagne surtout.

BAFODÉ. – Ils ont peur.

MAMADI. – Peur des étrangers.

BAFODÉ. – Peur des inconnus.

MAMADI. – Regarde pas les informations,
si tu es réfugié.

BAFODÉ. – Sinon tu sombres.

MAMADI. – Ça dit : « *Les Français en ont
marre.* »

BAFODÉ. – Ça dit : « *Les Français sont en
colère.* »

MAMADI. – Ça dit : « *Les Français ont
honte.* »

BAFODÉ. – Ça dit : « *Implosion.* »

MAMADI. – « *Danger.* »
 BAFODÉ. – « *Panique.* »
 MAMADI. – « *Néonazis.* »
 BAFODÉ. – « *Terroristes.* »
 MAMADI. – Et, au milieu de tout ça, ça dit le mot « *réfugié* ».
 BAFODÉ. – Et on sait pas.
 MAMADI. – On sait plus qui est le monstre dans tout ça.
 BAFODÉ. – Si c'est de nous qu'il faut avoir peur.
 MAMADI. – Ou de vous.
 BAFODÉ. – On sait juste qu'il faut avoir peur.
 MAMADI. – Regarde pas les informations, si tu es réfugié.
 BAFODÉ. – Sinon tu sombres.
 MAMADI. – C'est ça, la France du miroir.
 BAFODÉ. – Des médias.
 MAMADI. – De la peur et des monstres.

ÉLONA

Et puis, il y a la troisième France.
 Celle où moi je suis arrivée
 Où les gens ressemblent à chez moi
 Pas des monstres
 Pas des génies
 Juste des humains
 Des humains qui doivent apprendre la nuance.
 Comme moi.
 Comme tout le monde.
 Je suis allée à la campagne et j'ai trouvé des gens curieux.

Curieux de moi, curieux des autres.
 Je vais même vous dire, je me suis mieux intégré à la campagne qu'en ville.
 Je suis allé travailler.
 J'ai trouvé des collègues.
 Certains avaient peur de moi.
 Peur de moi, à cause de ce que d'autres leur avaient fait.
 Et puis ils m'ont découverte.
 Ce que je veux dire, c'est que j'ai vu une France ou ça peut changer tout ça.
 Les racistes, il y en a. Ici, comme de l'autre côté. Comme partout.
 Mais moi, dans la France réelle,
 J'ai vu des gens qui pouvaient changer
 Et qui, des fois, étaient heureux de le faire.
 La nuance.
 Il faut juste apprendre la nuance.
 C'est dans cette France-là que je suis venue.

RAYAN. – Et pourquoi vous êtes venus ? dans cette France-là ?

GROUPE

- Pour étudier !
- Pour apprendre !
- Pour ne pas être un délinquant !
- Pour la culture !
- Pour soigner mon mari !



Scène 5

Mes galères de logement

DIANA. – Je m'appelle Diana. Je suis arrivée en France le 19 mai 2014. On avait pas où dormir, donc on nous a dit d'aller à la caserne Faron. Moi je savais pas du tout c'était quoi, la caserne Faron. La première vue que j'ai eue, c'était une maison. Je pensais que c'était ça, une maison. Mais non.

Une caserne. Dans un champ. Dans une grande salle, quarante, quarante-cinq personnes. Des enfants, des adultes, des vieux, des femmes enceintes. Quand j'ai vu la caserne, j'ai fait que pleurer. J'attendais pas cet endroit. Sale. Pas de lit. Pas d'oreiller. On avait qu'une couverture au-dessous et une couverture en haut. J'ai pleuré pendant trois jours.

Après, avec le temps, on s'est habitués. On pouvait pas retourner en Albanie, tout abandonner. On a fait patience. Et, dans cette caserne, on est restés sept mois.

Au bout de sept mois, on m'a transférée dans un hôtel. Le *Saint-George*. Je suis restée deux ans et demi dans des hôtels. Là, c'était bien. On peut pas dire très bien mais on avait un toit pour dormir.

Toutes les demandes que j'avais faites pour les papiers étaient refusées, refusées, refusées. Notre avocat nous dit : « *Attention, la police va venir.* » Il nous donne des astuces. Comment faire pour cacher un enfant. À l'époque, ils te viraient pas si la famille était pas au complet. Le jour où la police est venue, j'avais que les deux petits. Il était 6 heures du matin. J'étais réveillée. Une copine à moi les avait vus. Elle m'avait dit : « *Diana, il y a la police en bas.* » À 6 heures du matin, onze policiers toquent. J'avais l'impression d'être une criminelle. La police dit :

Ibrahima joue le policier.

POLICIER. – Vous êtes qui ?

DIANA. – Madame Kajoshi.

POLICIER. – Ah voilà, c'est vous qu'on cherche.

DIANA. – À ce moment-là, je sais pas, j'avais vraiment du courage, je dis : « *Bienvenue, entrez.* » Je dis ça à la police. Avec mon air de con.

POLICIER. – Il manque votre mari et votre fils.

DIANA. – Oui.

POLICIER. – Ils sont où ?

DIANA. – Mon mari est allé courir.

POLICIER. – Ah, on a un sportif !

DIANA. – Oui.

POLICIER. – Et votre fils, il est où ?

DIANA. – Il est allé chez des copains pour un anniversaire.

Ils ont fouillé tous les coins de la chambre, l'étage. Ils cherchent partout, dans les toilettes, derrière les rideaux, sous le lit...

POLICIER. – Écoutez, je sais que votre mari n'est pas allé courir. Je sais aussi que votre fils n'est pas chez un copain.

DIANA. – Oui, je vous ai menti. Je vous ai menti parce que je veux pas retourner en Albanie, c'est hors de question.

Une pause.

POLICIER. – Vous devez quitter l'hôtel. Le logement va être réattribué.

DIANA. – C'est pas grave, on va se débrouiller. On va se débrouiller...

Musique. Diana rejoint le groupe sur la musique lente puis intense.

Le groupe danse, d'abord lentement. Il se forme et se déforme, ordonné puis désordonné, en foule puis éclaté.

Quelques chutes, puis les acteurs se relèvent. Une montée en intensité.

Scène 7 :

L'administration, c'est galère ça

FRANK.

Ils voulaient vérifier si j'étais mineur.
Ils m'ont demandé mon passeport,
Mais dans mon pays, c'est compliqué, les passeports.

Avant, c'était pas compliqué. Mais, depuis un temps...

C'est un peu compliqué.

Ils m'ont demandé mon acte de naissance.
L'original.

Ils m'ont demandé de mettre mes empreintes.
Ils ont décidé.

Ils ont dit que, non, je suis pas mineur.

Ils m'ont proposé un recours.

Pour le recours, il fallait mon passeport,
Mais, dans mon pays, c'est compliqué, les passeports.

Je me sens pas bien.

Je me sens pas libre.

Ce sentiment-là, il revient.

Il revient tout le temps.

Tout le temps.

C'est pareil, j'ai une amie.

Pour avoir les papiers, ils lui ont demandé un contrat de travail.

Mais, pour le contrat de travail, il lui faut les papiers,

Mais, pour les papiers, il lui faut un contrat de travail...

LE GROUPE.

Mais, pour le contrat de travail, il lui faut les papiers.

Mais, pour les papiers, il lui faut un contrat de travail.

Mais, pour le contrat de travail, il lui faut les papiers.

Mais, pour les papiers, il lui faut un contrat de travail.

Mais, pour le contrat de travail, il lui faut les papiers.

Mais, pour les papiers, il lui faut un contrat de travail.

Mais, pour le contrat de travail, il lui faut les papiers.

Mais, pour les papiers, il lui faut un contrat de travail.

Dans le brouhaha, le monstre Administration entre, derrière Frank.

Scène 8 :

Tout le monde ne pourra pas te refuser

MAMADOU.

Je m'appelle Mamadou.

Une phrase qui m'a toujours marquée, c'est :
« Si une porte se ferme, c'est pas terminé. Y en a d'autres qui pourront s'ouvrir. »

Parce que, à chaque fois, quand un événement douloureux m'arrivait, j'étais découragé. Je perdais complètement confiance en moi.

J'étais là en me disant : « Non, c'est fini. »

« Franchement, tout est fini pour moi. »

Et, à chaque fois que je ressens ça, je continue.

Et une porte s'ouvre

Directement

Même si je m'attendais pas à ça

C'est comme ça que ça se déroule.

Je l'ai vu en Italie et puis ici aussi.

En Italie, lorsque j'avais peur pour mon boulot, j'étais découragé, je me disais : « C'est fini, je pourrais pas trouver un autre travail. »

Et puis un monsieur qui travaillait dans le même lieu que moi m'a dit :

« T'inquiète, si une porte se ferme, d'autres s'ouvriront. »

Puis, après quelques mois, j'ai retrouvé un boulot.

Ici aussi, lorsque je venais d'arriver, j'avais pas de toit, j'avais rien.

Pas de sous, je connaissais personne.

Et puis on m'a hébergé pendant plusieurs mois.

Et puis, lorsque je cherchais du boulot, quelqu'un m'a dit :

« Moi, je crois en toi, il suffit de croire en toi, tu verras, tu réaliseras des choses incroyables, que tu n'imaginais pas réaliser. »

Et puis, comme ça, je me suis dit :

« OK. Pourquoi pas ? »

« Lui, il croit en moi, pourquoi pas moi ? »

J'ai préparé un CV et puis j'ai déposé mon CV.

Le même jour, j'ai décroché un boulot.

Le lendemain, je commençais à bosser.

Même moi, j'y croyais pas.

Là où je devais aller bosser, j'avais même pas de sous pour payer le transport, pas de billet pour aller bosser, quoi.

C'est le même qui m'a même prêté de l'argent, il m'a dit :

« Bon, achète un billet ou un abonnement, tu commences à bosser. »

J'ai commencé à bosser. J'avais même pas de toit, il m'a dit :

« Non, t'inquiète. Ça aussi, ça viendra, c'est comme ça, la vie. »

Tu t'y attendais pas mais, aujourd'hui, tu as du boulot ; demain, tu auras une maison.

Dans la vie, tout le monde ne peut pas t'aimer... Mais tout le monde ne peut pas te rejeter non plus.

Mets-toi en tête que tout le monde ne pourra pas te rejeter, ça c'est impossible. »

Final

Ce que je voudrais

RAYAN. – Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

MAMADOU. – Je voudrais être accueilli comme un Homme. Avoir un accueil digne de ce nom.

IBRAHIMA. – Je voudrais qu'on me croie quand je dis que je suis mineur.

FRANK. – Je voudrais que les gens comprennent que je ne quitte pas mon pays par plaisir.

ÉLONA. – Je voudrais me sentir chez moi. Me sentir libre, égale aux autres.

RAYAN. – Ne plus avoir peur.

ALYAH. – Je voudrais qu'on comprenne, qu'on me fasse comprendre comment faire.

BAFODÉ. – Comment faire les papiers.

MAMADI. – Comment faire pour rester ici.

BAFODÉ. – Comment faire pour arriver ici.

DIANA. – Ça fait dix ans que je suis ici. Mais je ne suis toujours pas en France. J'ai l'impression que le voyage n'est pas fini. Je voudrais avoir l'impression d'être arrivée en France.

CALVIN. – Je suis sans-papiers. Je n'existe pas. J'ai traversé la mer pour un pays qui n'existe pas. En fait, ce que je voudrais, c'est une chance. Simplement.

TOUS. – Je voudrais simplement une chance.



L'Apostrophe est une revue annuelle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 4000 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directeur de publication : Didier Duriez (président du Secours Catholique – Caritas France)

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Elda, Franky, Cyril, Daniel, Emmanuel

Création maquette : Guillaume Seyral

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Christophe Hargoues / SCCF

Correction : Olivier Pradel

Impression : Centr'Imprim – Issoudun (36)

Ont participé à ce numéro (par ordre d'apparition) : Isabelle, Daniel, Jessy, Geneviève, Élodie, Fouazati, Godson, Kristelle, Amélie, Valisoa, Géraldine Marie Annick Lamy, Émilie, Couloum, Mouhammad, Zayyâne, Rohann, Djassour, Ardit, Béatrice, Geneviève, Ghislaine, Haïk, Isabelle, Joël, Joëlle, Karim, Michel-Ange, Nassima, Rachèle, Rifat, Suzanne, Claire, Danielle, Françoise, Jean-Luc, Maryvonne, Mireille et Roseline, Clarisse, Cyril, Franky, L'Air, le Coquelicot, le Feu, le Lapin, la Mer, la Neige, le Pangolin, l'Étoile, la Pluie, la Rose, le Soleil, la Tempête, la Terre, le Vent mais aussi le Papillon, la Lune, le Sable, la Chaleur, la Lionne, le Caméléon, Oleñka Carrasco, Daniel V, Bafodé, Diana, Ibrahima, Mamadi (les deux), Mamoudou, Frank, Rayan, Amadou, Geneviève, Calvin, Elona, Alyah.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe, Paris, 2025

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Chaque année, un regard « de côté » qui permet de voir et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 caritasfrance
 Secours Catholique-Caritas France



ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL